

L'ENTENTE CORDIALE

OU

COUP D'ŒIL

SUR LA

Situation présente du Journalisme Franco-Canadien

PAR

UN CONSERVATEUR

SECONDE ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

Testis fidelis non mentitur.
Un témoin fidèle ne ment point
Prov. XIV.

MONTRÉAL

C.-O. BEAUCHEMIN ET VALOIS, Libraires-Imprimeurs

237 et 239, Rue St-Paul

1875

AVANT-PROPOS.

L'auteur de *l'Entente Cordiale* a cru devoir se rendre aux désirs de personnes recommandables, en publiant une seconde édition de cet opuscule, la première n'ayant pas suffi à la demande.

Les lettres suivantes y ont été insérées, dans la pensée qu'elles pourraient être profitables à un bon nombre de lecteurs, tout en répondant à un grand nombre d'autres auxquels il eût été impossible de répondre en particulier.

Quant aux additions considérables faites à la première édition, elles ont leur raison d'être dans certains articles qui ont paru subséquemment dans le journal en question. Le lecteur jugera de l'opportunité de ces additions.

Je n'ignore pas que l'on dit :—“ Vous troublez la paix qui doit régner entre frères. Critiquer ce journal, c'est faire un acte scandaleux et préjudiciable.” A quoi je réponds : Nous sommes sur la défensive. Ce journal attaque injustement des citoyens honorables qui ont défendu et soutenu vaillamment notre nationalité. Ce journal, venu à la onzième heure, attaque ces citoyens qui ont blanchi dans une lutte honorable, et gouverné le pays avec honneur ; il les appelle *intransigeants, irréconciliables, théoriciens qui lancent leurs traits au firmament ; etc.....* il se vante d'avoir sauvé le pays “ sur la pente de l'abîme,” et d'être le seul capable de “ composer ” un parti vraiment national, etc..... Et quand on fait connaître la vérité, vous nous accusez de “ troubler la paix ! ” Mais, est-ce que le bien public ne doit pas l'emporter sur toute autre considération ? Est-ce

une vraie paix que celle qui règne aux dépens de la justice et de la vérité ? La paix réside dans l'ordre. Or, est-il dans l'ordre qu'un journal jouisse impunément de la liberté d'attaquer "les frères" à tort et à travers, tantôt directement, tantôt sournoisement, toujours sans preuves et sans aucun motif légitime ?

N'est-ce pas, au contraire, un désordre intolérable, qui démontre évidemment que la paix est déjà troublée avant toute défense ?

Que de fois ce journal n'a-t-il pas compromis la paix, et plus que la paix, par sa ridicule politique, par ses incessantes provocations, par sa confiance dans l'impunité ?

Est-ce troubler la paix que de travailler à extirper cette plaie sociale ? est-ce un acte scandaleux et préjudiciable que de rappeler à l'ordre un journal qui sème et entretient la division, pour mieux dominer ?

On le paie en bonne monnaie, et il se plaint. Il est vrai que notre monnaie vaut mieux que la sienne, et qu'elle a meilleur cours. Est-ce là ce que l'on trouve "préjudiciable" ? Eh bien ! qu'il fasse usage de bonne monnaie, et tout ira bien.

Mais, vous vous moquez !

Vraiment ?

Et quel mal y a-t-il de se moquer de faits et gestes dignes de mépris ?

Vous manquez aux égards.

Medice, cura teipsum. Si un médecin n'est qu'un charlatan bien connu pour tel, est-ce que l'on manque aux égards en le désignant par ce nom qui lui convient ?

— "Allez dire à ce renard," disait Notre-Seigneur, en parlant du roi Hérode ; n'était-ce pas se moquer de cet insolent représentant de César ?

—“ Race de vipères, sépulcres blanchis,” disait-il encore;—était-ce manquer aux égards envers les Docteurs de la Loi?

Puis, quand il chassait, à grands coups de fouet, les vendeurs du Temple, était-ce manquer aux égards?

L'histoire n'est-elle pas remplie de cette prétendue violation des égards, de la part de personnages aussi éminents par leurs vertus que par leur haute naissance, leur brillante éducation, et leurs savants écrits?

St Augustin, St Jérôme, St Cyprien, St Grégoire VII, St Bernard et cent autres n'ont pas hésité à accabler leurs adversaires de traits qui sifflent et éclatent comme la foudre qui sillonne les airs un jour d'orage. Direz-vous qu'ils ont manqué de modération et d'égards?

Ne peut-on pas être véhément, incisif, sans manquer à la modération?

Ne peut-on pas faire ressortir vivement ce qu'il y a de faux, de ridicule dans les écrits, les faits et gestes, sans manquer aux égards dus aux personnages?

Au reste, tout cela ne regarde que la forme, que j'abandonne volontiers.

Quant au fond, j'y tiens comme je tiens à la vérité. Qu'on démontre clairement qu'il est erroné, et loin de chercher à troubler la paix, ou à donner du scandale, je n'hésiterai pas un instant à me rétracter franchement; car, grâce à Dieu, je déteste le mensonge, et j'aime la vérité.

Sous Louis XIV, et sous les deux Napoléon, c'est ainsi que l'on entendait “la paix qui doit régner entre frères.”

C'était un acte “scandaleux et très-préjudiciable” de critiquer la honteuse “Déclaration” de 1682, les “Articles Organiques,” les “Libertés de l'Eglise Gallicane,” et surtout d'oser réclamer en faveur des droits du Sou-

verain Pontife. N'est-ce pas aussi le même reproche que le pacifique Bismarck fait à l'Ultramontanisme ?

Malheur à l'écrivain, fût-il évêque, qui se permettait de signaler le danger social d'étouffer ou de gêner l'intervention de l'infaillible témoin de la vérité que Notre-Seigneur a placé lui-même à la tête de la société, pour condamner l'erreur et affirmer la vérité *coram regibus et principibus*. Aucun document émané du Saint-Siège ne pouvait pénétrer en France, sans le *placet* royal, dans la crainte qu'il n'y troublât la paix.

Que de maux épouvantables cette prétendue paix ne fut-elle pas la cause !

De nos jours, quand l'illustre Veillot parut avec sa puissante plume, et ses dons incomparables, on ne tarda pas aussi à l'accuser de "troubler la paix," de "manquer aux égards," d'écrire d'une manière "scandaleuse et très-préjudiciable." Des prêtres, des évêques même, sans parler d'une centaine d'écrivains, même religieux, l'accusèrent de faire un "mal immense" dans l'Eglise et dans l'Etat, en troublant la paix par ses écrits "violents."

Heureusement que Dieu avait placé sur le trône de St Pierre un homme doué d'une vue prophétique, et d'un cœur intrépide. Il prit en main la cause du grand polémiste suscité de Dieu pour "troubler" cette dangereuse paix. Cent fois il le loua publiquement de vive voix et par écrit ; il le bénit, il l'encouragea, il le défendit, il le protégea.

Aussi, ne peut-on pas dire, en toute vérité, qu'après Dieu, c'est principalement à Veillot que l'on doit le retour aux idées saines dans les questions politico-religieuses ?

Qui plus que lui a combattu la dangereuse erreur des catholiques libéraux ? Montalembert, Lacordaire, Oza-

nam, Foisset, Cochin, de Broglie, et leur chef Dupanloup ont tour à tour éprouvé les effets de la mâle vigueur de cette plume incomparable. Malgré leurs dénonciations, leurs plaintes amères, leurs censures, leurs interdits, Veillot est parvenu à triompher d'une des plus dangereuses erreurs modernes qui s'infiltrait partout sous le manteau de la "modération" prêchant la paix.

Non, il n'y a de vraie paix que dans la vérité professée et soutenue ouvertement. C'est donc une grave erreur de gêner ceux qui cherchent à la faire prévaloir, et qui poursuivent vigoureusement l'erreur partout où elle se rencontre.

Or, qu'ai-je fait autre chose ?

A tort ou à raison, j'ai la conviction que, par une malheureuse erreur de jugement, on laisse s'introduire en Canada le régime trompeur de cette fausse paix qui a causé tant de maux en Europe.

Dixerunt : pax, pax ; et non erat pax. Car la paix ne réside pas dans l'erreur, même involontaire.

D'ailleurs, la paix peut-elle jamais exister entre la vérité et l'erreur ?

Il y a tel silence qui est plus dangereux que la tempête.

Si les chiens cessent de japper, la paix du troupeau sera bientôt troublée par les loups.

Quelqu'un, un peu nerveux, et voulant la paix quand même, ajoute :—“ un ton grave et digne eût été plus convenable.”—C'est selon. Il est contraire aux règles de l'art de raconter sur le même ton les malheurs d'Énée, et les aventures de Gil Blas. Autre chose est de critiquer un ouvrage sérieux et utile, et autre chose de critiquer une politique de bascule qui a fait tomber dans un guépier. En racontant les vains efforts que l'on fait

pour en sortir, tout en se vantant de n'avoir point fait de faux pas, il eût été ridicule de prendre l'allure du bon vieux temps où.

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.

Donc, je crois rendre service à mon pays en signalant ce danger, d'autant plus grand qu'on paraît moins le craindre.

Si j'ai tort, de grâce qu'on veuille bien ne pas le dire seulement, mais le démontrer clairement, et je ne me ferai pas tirer l'oreille pour le reconnaître.

Si j'ai raison, pourquoi se plaindre ?

Où est donc l'amour de la vérité qui doit dominer tout autre amour ?

Blâmez-vous la forme ? qu'à cela ne tienne ; je vous l'abandonne. Et le fond ?

Est-il faux ?—que n'en faites-vous la preuve ?

Est-il vrai ?—que ne l'acceptez-vous ?

Méprisez-vous l'un et l'autre ?

Alors, pourquoi vous plaindre ?

Le bon sens des lecteurs en fera promptement justice, et vous pourrez continuer de sommeiller en paix..... jusqu'au réveil. *Credidi, propter quod locutus sum.*

L'AUTEUR.

Lettre à Monsieur X.... Magistrat à..... District de Québec.

Montréal, 18 Mai 1875.

Mon cher Monsieur,

J'ai reçu en son temps votre bonne lettre du 5 courant, et si j'ai tant différé d'y répondre, c'est qu'elle m'a paru devoir être prise en *sérieuse considération*, comme

s'exprime le Chancelier de Son Excellence.

En accusant réception de l'opuscule *l'Entente Cordiale*, vous lui reprochez deux défauts : le premier, « d'être trop vraie » ;—le second, « d'être anonyme ; » sur quoi, j'observe que le premier défaut est facile à excuser ; et que le second n'est qu'une chose de convenance. De plus, l'auteur étant inconnu, l'opuscule sera jugé avec plus d'impartialité.

Quant à certains éloges, je les apprécie venant de vous, tout en les prenant *cum grano salis*.

Venons-en, maintenant, à vos questions. Il y en a quelques-unes dont vous trouverez la réponse dans cette seconde édition. Il y en a plusieurs que j'ai déposées sur le tapis, pour les examiner à loisir avant d'y répondre, si les circonstances l'exigent.

Enfin, il y en a d'autres auxquelles je répons en ce moment, pour vous satisfaire, vous et ceux dont vous me parlez.

Je dirai, d'abord, que c'est votre droit de me consulter, comme c'est aussi mon droit de vous répondre.

Pourvu que la vérité et la justice, la foi et les mœurs soient sauvegardées, ainsi que les convenances dans une mesure convenable, personne ne peut légitimement contester ce droit, ni en entraver l'exercice directement ou indirectement.

Vous insinuez que nous avons l'air de vivre ici sous le régime de l'arbitraire et de la terreur, à peu près comme à Berlin. C'est une erreur, mon cher Magistrat. Comment pouvez-vous supposer que ce régime, aussi méprisable qu'odieux, puisse s'établir parmi nous ?— Ne causerait-il pas promptement une dangereuse réaction, au détriment de l'autorité normale et légitime ?

Nous n'en sommes pas là, grâce {à Dieu et à la sagesse des autorités civiles et religieuses.

Le silence des journaux conservateurs qui vous étonne, de même que la circonspection de l'auteur anonyme, a sa raison d'être qu'il vaut mieux garder *in petto* dans les circonstances présentes. Il sera toujours temps d'y revenir, s'il y a lieu.

Il importe peu de satisfaire votre curiosité, mais il importe beaucoup d'user de toute la modération possible, tout en disant la vérité, quoique non pas toute la vérité.

Au reste, le succès de l'opuscule ne dépend aucunement des journaux, de même que son non succès ne viendra pas de leur silence, plus ou moins volontaire. L'auteur ne désire point l'aide des *puffers*, et ne redoute point l'hostilité des éteignoirs.

L'opuscule dit la vérité, ou il ment. .

S'il dit la vérité, les *puffers* ne peuvent rien y ajouter, ni les éteignoirs rien y diminuer. Peu à peu la vérité finira par prévaloir, en dépit de toutes les résistances.

S'il ment, qu'il languisse dans l'ombre ; ou mieux encore, qu'il soit écrasé sous le mépris, et qu'on n'en parle plus jamais.

Nous pouvons donc, cher Magistrat, user de la sage liberté que nous reconnaissent les lois civiles, comme aussi celles de l'Eglise.—En mère prudente, l'Eglise, tout en exigeant l'unité dans la foi, laisse toute liberté dans les questions d'opinion, comme celles qui nous occupent actuellement.

C'est pourquoi nous pouvons manifester nos opinions politiques, de même que nous pouvons critiquer de vive voix et par écrit, celles qui nous paraissent nuisibles au bien de notre cher pays.

En cette matière, la question d'opportunité, ou du mode employé, est une question libre, où chacun peut

abonder dans son sens ; et personne n'a rien à y voir, sauf pour se défendre, s'il y a lieu.

Valait-il mieux continuer à garder le silence, qui nous oppresse ici depuis longtemps, et laisser le champ libre à celui qui se croit tout permis, parce qu'il se regarde comme inattaquable ?—Peut-être oui ; peut-être non.—Chacun peut en juger à sa guise ; mais, nul ne peut légitimement blâmer celui qui incline en faveur du non.—*In dubiis libertas.*

Passons à une autre question, à laquelle je vais répondre brièvement ; car une partie de la réponse se trouve dans la seconde édition de cet opuscule.

Que faut-il penser, demandez-vous, du *Président* dont il est question dans l'*Entente Cordiale*, et du journal qu'il représente.

La réponse à cette question, mon cher Magistrat, n'exige pas moins de discrétion que de franchise.

Il s'agit d'en dire assez, sans en dire *un petit trop*, comme s'exprime naïvement l'aimable colombe de Genève.

Je commence par vous dire que je connais l'auteur de cet opuscule. C'est un homme qui aime, avant tout, la justice et la vérité.

Il n'a rien à y gagner, absolument rien ; il peut même avoir à en souffrir. Il est donc tout à fait désintéressé.

Il n'agit point par passion, ni par aucun motif désavoué par une conscience éclairée.

Ses vues sont droites ; ses désirs sont légitimes.

Il peut se tromper, sans doute ; mais, qu'on le prouve clairement, et il avouera son erreur ; car il ne fait pas profession de ne jamais "*réparer ses torts.*"

Il souhaite ardemment le bien de ses compatriotes, et n'ambitionne rien plus que le progrès véritable de notre

nationalité sur cette terre arrosée des sueurs et du sang de nos ancêtres.

A tort ou à raison, il est convaincu que le *Président*, à l'aide du journal en question, est devenu un obstacle dangereux à la reconstruction du parti conservateur.

Il est également convaincu que ce parti, et ce parti seul, peut sauver notre nationalité de la décadence complète dont elle est menacée, depuis l'avènement au pouvoir des libéraux unis aux *grits*.

Enfin, il est convaincu que la triste situation présente de notre race, est due en grande partie à la malheureuse politique de ce *Président*, et à la fâcheuse influence qu'il exerce sur ce journal.

Or, c'est cette conviction qui l'engage à montrer, avec les ménagements convenables, la fausse direction imprimée à un journal qui pourrait rendre d'utiles services à la cause nationale, s'il était dirigé par un homme plus sage et plus éclairé.

Qu'est-il résulté de la fâcheuse direction imprimée à ce journal par le *Président* ?

N'est-il pas manifeste qu'elle a compromis le clergé, plus ou moins, partout où ce journal a pénétré ?

Non que le clergé, sauf de rares exceptions, ait partagé ses idées, mais parce que ce journal étant réputé un organe officiel, le clergé en subissait l'immense popularité parmi les conservateurs.

A la vérité, le mal est plus grand dans le diocèse de Montréal ; mais il s'est propagé, plus ou moins, dans toute la Province, malgré les excellents journaux conservateurs de Québec, Trois-Rivières, St-Hyacinthe, etc.

Quoi qu'il en soit, c'est un fait constant que tout le clergé a souffert, plus ou moins, de la malheureuse politique de ce journal si mal inspiré par le *Président* ; sans parler d'autres graves inconvénients, résultant de

la fâcheuse direction du journal, qu'il vaut mieux passer sous silence.

Or, compromettre et diviser un clergé si éminemment dévoué au bien du pays, n'est-ce pas, par là même, compromettre gravement les vrais intérêts de notre nationalité ?

N'est-ce pas diminuer, et même saper dans sa base la force de cohésion qui a jusqu'à présent sauvé notre race d'une entière absorption, comme ce malheur est arrivé à la Louisiane ?

En Canada, comme en Irlande, n'est-ce pas le clergé qui a tout créé, tout conservé, tout sauvé jusqu'à nos jours ?

Donc, affaiblir cette force indispensable au salut national, n'est-ce pas contribuer à diviser notre petit peuple en cent fractions opposées les unes aux autres ?

N'est-ce pas le livrer, sans défense, à la vindicte des autres races qui ont constamment visé à détruire l'élément français en ce pays ?

C'est donc une erreur capitale, infiniment préjudiciable, que d'affaiblir le parti conservateur, en y fomentant les divisions intestines, comme a fait (et fait encore) le journal en question, depuis qu'il s'est si étourdiment prononcé contre Sir George Cartier, après l'avoir odieusement flétri en le déclarant « *traître à la Patrie* » !

Qui donc, depuis Sir Hippolyte, a su dominer la situation comme Sir George ?

Qui a su mieux faire respecter et écouter notre race dans les conseils de la Puissance ?

Aussi, cette incroyable étourderie, causée par la passion et par le défaut de connaissance pratique des hommes et des choses, l'a-t-elle jeté du coup dans le camp des libéraux *rouges-grits*. Elle fut cause qu'en matière politique tous les journaux conservateurs se séparèrent

de lui, à la suite de ce crime de lèse-nationalité.

Eh bien ! a-t-il jamais reconnu son erreur, avoué sa faute ?

Ne vient-il pas, au contraire, de dire hautement qu'il y persévère, et qu'il ne songe aucunement à reconnaître « les torts causés aux chefs conservateurs » par sa défection ; et moins encore à « les réparer ? » (1)

Or, le côté le plus déplorable de la désastreuse politique de ce journal, c'est assurément d'avoir passé pour celle du clergé en général, surtout dans le diocèse de Montréal.

Pour moi, je suis convaincu que c'est une erreur ; mais, il n'en est pas moins vrai qu'elle est répandue généralement, principalement parmi nos populations rurales et le peuple des faubourgs. Aussi le parti libéral a-t-il su l'exploiter habilement, à son profit, pendant les élections.

N'est-il pas notoire que les agents de ce parti ont parcouru les faubourgs de Montréal et les campagnes, avec ce journal à la main et des lettres du *Président*, en disant hypocritement :—« N'est-ce pas que vous voulez suivre la politique du clergé et de son savant organe ? »

Or, quel a été le résultat le plus clair de cette supercherie ? c'est que ces faux amis du peuple sont parvenus, par ce moyen, à répandre leurs idées libérales dans les campagnes et dans les faubourgs de la ville ;—c'est encore que les liens de respect et de confiance entre le clergé et le peuple en sont devenus notablement affaiblis.

N'est-il donc pas grandement temps d'apporter un remède efficace à cette plaie sociale ?

Qui ne voit qu'elle peut, tôt ou tard, devenir la cause principale de la ruine de notre nationalité ?

(1) Numéro du 8 Avril ; article « les Irréconciliables. »

Mais, quel remède apporter à un si grand mal ?

Le plus pressant, comme le plus efficace pour le moment, c'est de retirer la direction de ce journal à l'homme, aussi incapable que présomptueux, qui a inauguré cette politique bâtarde également contraire à nos intérêts religieux et sociaux.

Vous direz, sans doute :—s'il en est ainsi, pourquoi ne pas le changer sans plus de retard, et le remplacer par un autre plus éclairé et plus sage ?

Ah ! mon cher Magistrat, voilà un pourquoi auquel il n'est pas aussi facile de répondre que vous paraissez le croire. Vous n'ignorez pas qu'il y a des embarras que l'on souffre en silence, par déférence pour ceux qui les causent. Il faut alors s'armer de patience, et attendre une occasion favorable. Nous en sommes là. Le mal dont nous souffrons a été suffisamment signalé, le remède indispensable indiqué ; *videant consules*..... C'est tout ce que je puis répondre à votre pourquoi, au moins pour le présent.

En attendant, modérez votre curiosité, et prenez patience. Après tout, vous y êtes beaucoup moins intéressé que nous.

Concluons, en résumant ce qui vient d'être dit :—1° que ce journal ne représente réellement les opinions politiques de personne autre que du *Président* qui figure dans l'opuscule.

2° Qu'il n'a reçu aucune mission pour l'inauguration de cette politique bâtarde, que de ce même *Président*.

3° Qu'il a fait un tort incalculable à nos intérêts nationaux, par cette politique de bascule entre les idées conservatrices et les idées libérales.

4° Que par ricochet, cette politique sans nom nuit notablement à la cause religieuse elle-même, la seule qu'il était chargé de protéger et de défendre.

5° Qu'il est très-important, et très-urgent, que notre bon peuple sache que les *libéraux-grits* se sont servis perfidement de ce journal pour les tromper et escamoter les votes dans les élections.

6° Qu'en matière politique, il ne doit donner sa confiance qu'aux journaux vraiment conservateurs, tels que ceux qui figurent dans l'*Entente Cordiale*, à la droite du *Président*, ainsi qu'aux autres bons journaux bien connus pour tels; et cela jusqu'à ce qu'il soit notoire et incontestable que le *Président* a été retiré de la direction du journal, et remplacé par un autre vraiment désireux de s'entendre franchement avec les journaux conservateurs.

Telle est, mon cher Magistrat, la réponse que j'ai cru devoir faire à une partie de vos questions, en me réservant de répondre aux autres en temps opportun, s'il y a lieu.

Tout n'est pas encore dit, tant s'en faut; mais, n'oubliez pas que s'il y a *tempus loquendi*, il y a aussi *tempus tacendi*.

Agréez, etc.....

∴ ∴ ∴

P. S.—J'ai communiqué cette lettre à l'auteur de l'*Entente Cordiale*. Il désire l'insérer dans la seconde édition, parce que, dit-il, elle pourra servir de réponse à un grand nombre de demandes analogues qui lui sont venues de tous côtés. Votre nom restera inconnu, si vous l'agréez. Un oui, ou un non, par le télégraphe, s.v. p., car le temps presse.

∴ ∴ ∴

Lettre au Rév. Père X..... à Manitoba.

— —
Montréal, 22 Mai 1875.

Mon cher Père,

J'ai communiqué votre lettre du 10 courant à l'auteur de l'*Entente Cordiale*, et voici ce qu'il m'a prié de vous répondre :

1° Qu'il regrette que son écrit vous ait "*fait de la peine.*"

2° Qu'il ne croit pas qu'il y ait "*du fiel*" dans cet écrit.

3° Qu'en faisant allusion, en termes convenables, à un fait de notoriété publique, il ne pense pas avoir manqué de respect envers qui que ce soit.

Les faits sont des faits qui parlent par eux-mêmes, et personne n'est digne de blâme en en parlant.

Par exemple, c'est un fait que votre très-digne Archevêque a échoué dans sa mission politique, quelle qu'en soit la cause; et personne ne saurait être blâmé pour y faire allusion, convenablement.

4° Qu'il ne croit pas que son rêve soit "*inopportun,*" et qu'au contraire il le croit fort opportun depuis longtemps.

5° Que n'ayant pas l'intention de "*nuire à son prochain,*" en usant de son droit de critiquer des prétentions politiques nuisibles au clergé et au peuple, il redoute peu qu'un autre "*plus fort en médecine*" rêve contre lui.

6° Que comme on doit admettre en principe que si vous accusez quelqu'un d'être un coquin, ce n'est pas à lui à prouver qu'il est honnête, mais bien à vous-même à prouver qu'il ne l'est pas, l'auteur se croit autorisé à

vous prier de montrer clairement où se trouvent " le fiel, l'irrévérence et l'inopportunité " de son écrit.

Car, quelque respect qu'il ait pour votre jugement, et celui de vos amis " en récréation," cependant il peut y en avoir d'autres aussi éclairés et aussi haut placés dans l'Eglise et dans l'Etat, qui n'y ont vu qu'une œuvre utile au bien général; d'où il infère qu'il serait utile et intéressant pour lui-même et pour d'autres, d'avoir une preuve satisfaisante qu'on se trompe ici, et que vous ne vous trompez pas à Manitoba.

Voilà tout ce que j'étais chargé de vous dire de la part de l'auteur.

Quant à la commission dont vous me chargez vous-même, " de lui donner une bonne lecture," —c'est-à-dire, je suppose, le le gronder bien fort,—j'ai le regret d'avoir à vous dire que je n'en ferai rien, d'autant que je pense exactement comme lui.—Nous avons notre manière de voir, à ce sujet, à laquelle nous tiendrons tant qu'on n'aura pas démontré clairement que nous sommes dans l'erreur.

Une seconde édition, tirée aussi à mille exemplaires, va paraître prochainement, avec de grandes augmentations. Mais, je me donnerai bien de garde de vous l'envoyer, dans la crainte de vous causer une plus grande peine.

Sur ce, mon cher Père, que Dieu vous ait en sa sainte garde.

∴ ∴ ∴

Lettre au Rév. M. X..... Curé de.....

Montréal, 25 Mai 1875.

Mon cher Curé,

Deux jours après avoir répondu au Rév. P. X..... j'ai reçu votre bonne lettre, à laquelle je réponds sans

plus tarder. En lisant ma réponse au bon Père, vous aurez la vôtre, au moins en grande partie ; le reste se trouve dans ma lettre à un Magistrat de Québec. Cependant il y a un point sur lequel je vais tâcher de vous donner plus ample satisfaction.

Il me semble que vous confondez un peu le respect dû à la personnalité, à l'autorité *in concreto*, ou à la position sociale, avec les faits et gestes, ou les opinions de certains personnages auxquels on fait allusion directement ou indirectement dans l'*Entente Cordiale*.

Je sais, à n'en pouvoir point douter, que l'auteur n'a pas la moindre intention de manquer au respect ou aux égards dus à l'autorité ou aux personnes, surtout envers celui dont vous me parlez plus spécialement.

D'un autre côté, il n'est que trop vrai, mon cher curé, que toute vérité qui nous contrarie plus ou moins, nous est par là même plus ou moins désagréable. Le vieux proverbe :—“ c'est la vérité qui choque, ” ne fait que constater un fait aussi ancien que la pauvre humanité.

S'il fallait taire la vérité, et ne point critiquer l'erreur, dans la crainte d'offenser directement ou indirectement ceux qui la professent ou la soutiennent ; autant vaudrait cesser d'écrire ou de parler ; car il y aura toujours quelqu'un, petit ou grand, qui s'en formalisera.

Je ne sais qui a dit qu'il y a toujours quelque chose d'incivil dans la défense de la vérité, parce que cela ne se peut faire qu'en donnant le démenti à l'erreur, et indirectement à ceux qui l'embrassent ou la favorisent.

On aura donc beau user de modération dans la forme, et observer toutes les convenances, les intéressés seront toujours peu satisfaits. Car de quelque façon qu'on s'y prenne, il faudra toujours finir par dire :—Vous avez tort ; vous vous trompez. Et alors, ou les personnes intéressées, ou leurs amis et les officieux vous repro-

chent de manquer au respect, etc.... et le reste de la plainte.

Or, cette extrême susceptibilité ne vient pas de l'amour de la vérité et de la justice, mais bien du respect humain et de l'amour-propre blessé.

D'accord, dites-vous : mais l'auteur en question ne se contente pas d'user d'un droit que personne ne lui conteste ; il va plus loin : il fait usage d'une " *ironie brillante*," d'un " *ridicule accablant*." Pourquoi ne s'est-il pas borné à montrer en quoi les écrits ou les actes qu'il critique sont répréhensibles, sans faire usage du " *styilet*," comme s'en plaint le journal incriminé ?— " N'est-ce pas manquer à la charité, en même temps qu'aux convenances ? "

Eh bien, mon cher curé, une si franche manière de s'exprimer, mérite une égale franchise dans la réponse.

Une chose me frappe dans votre lettre, de même que dans toutes celles que j'ai vues sur ce sujet ; c'est que toutes les observations ou les plaintes portent exclusivement sur ce qu'on regarde comme des défauts de forme, et nullement sur le fond même de l'écrit en question. N'est-ce pas admettre que sa force principale consiste dans son incontestable vérité ? après tout, n'est-ce pas la chose essentielle, et la seule digne d'attention ?

Dernièrement, un bon juge en cette matière me disait : — " Cet écrit a deux grands défauts : le premier, c'est d'être trop vrai ; le second d'avoir une tournure trop séduisante. "

Ainsi, ce que l'un blâme dans la forme, l'autre le loue. Qui a raison ? c'est donc matière de goût, d'opinion ; or, en pareil cas, il faut en revenir à la vieille maxime : — *in dubiis libertas*.

Pourquoi blâmer dans l'art littéraire ce que l'on admire dans l'art oratoire ?

Prenez deux orateurs d'une capacité ou d'une science égale. L'un est méthodique, solide, logique; mais il débite son discours froidement, ne songeant qu'à convaincre par la force de son argumentation.—L'autre n'est pas moins solide et logique, mais il possède en sus le feu sacré, le *pectus* qui donne de la vie à sa parole.

Que s'en suit-il? c'est que le premier pourra convaincre ceux de ses auditeurs assez attentifs pour suivre ses froids raisonnements; mais n'ayant point pénétré jusqu'à leurs cœurs, ses discours, quelque excellents qu'ils soient, n'auront guère de résultat pratique pour le plus grand nombre.

Au contraire, le second atteint les profondeurs du cœur, échauffe l'imagination, enflamme l'âme des auditeurs, et tous s'en retournent convaincus, touchés, échauffés, et résolus de faire le bien et d'éviter le mal.

Or, ce qui est vrai pour l'orateur, l'est encore bien plus pour l'écrivain.

Remarquez encore que l'un et l'autre font usage, comme instinctivement, du ridicule, de l'ironie, de l'indignation, de l'invective, etc.... pour ébranler, échauffer, toucher, captiver l'auditeur ou le lecteur, tout en le persuadant par la force de l'exposition ou de l'argumentation.

Consultez les orateurs et les polémistes anciens ou modernes, et vous verrez qu'aucun n'a remporté de succès sans remuer l'âme et toucher le cœur, tout en éclairant l'intelligence.

La sainte Ecriture elle-même ne dédaigne pas d'employer ce moyen, parce que Celui qui a créé l'homme sait bien quel langage il faut lui parler pour l'éloigner de l'erreur, et l'entraîner vers la vérité.

Donc, en soi l'usage du ridicule et de l'ironie, dans la lutte littéraire, n'a rien de blâmable, quand ils nais-

sent naturellement du sujet, et que l'on s'en sert à propos, sans en abuser. L'abus seul est blâmable, mais non la chose elle-même.

Selon vous, dans l'écrit en question, l'une est "*brûlante*," l'autre est "*accablant*," et les deux éclaboussent un peu ceux qu'elles ne devraient pas atteindre. Il y aurait donc abus. Qu'en penser? Peut-être oui; peut-être non. Chacun est libre d'en juger selon son point de vue. Mais, en plus ou en moins, qui nous donnera la mesure exacte?

C'est donc matière de goût, d'opinion, c'est-à-dire matière douteuse; donc là encore *in dubiis libertas*.

De plus, faites attention que ce dont vous vous plaignez sort naturellement du sujet lui-même. Examinez bien, et vous ne tarderez pas à vous convaincre que l'auteur n'invente rien à cet égard. Tout son mérite consiste à faire ressortir, des écrits ou des actes qu'il critique, ce qui est vraiment ridicule en soi, et mérite la manière de l'ironie. Bref, il ne fait que presser le citron pour en faire sortir le jus amer. Si vraiment le ridicule et l'ironie qu'il provoque, ne s'y trouvaient pas cachés, comme le jus dans le citron, nul ne pouvait l'en faire sortir. Est ce à la main qui presse le citron qu'il faut s'en prendre du jus amer qui en sort?

L'auteur de l'écrit a-t-il fait autre chose que de presser un mauvais fruit qui lui paraît nuisible? pouvait-il presser trop fort?

Une supposition, si vous le voulez bien.

Depuis longtemps, un homme se montrait tous les jours sur la place publique, exhibant un permis du Maire de la ville l'autorisant à discourir sur la politique. Peu à peu il s'était formé un auditoire assez nombreux attiré par la curiosité. Il pérorait donc, avec plus ou moins de succès.

Les uns trouvaient que le fond était maigre, et la forme médiocre.

Les autres pensaient qu'il disait bien des choses nouvelles et peu claires ; mais comme c'était du nouveau, cela les amusait.

D'autres se plaignaient que ses idées politiques étaient cause de la division qui avait éclaté parmi les honnêtes gens, depuis les discours de cet orateur, jusque-là inconnu.

Enfin, un certain nombre de jeunes gens turbulents, mécontents du Maire et de toute autorité, se réjouissaient, disant partout que ses discours, et certains de ses actes, fortifiaient leur parti ; aussi ils l'encourageaient en l'applaudissant à grands cris.

Tous s'étonnaient que le Maire eût accordé un permis à cet homme, et plusieurs bons citoyens disaient que leur digne Magistrat avait été trompé.

Tel était l'état des choses, quand un jour un autre étranger passant sur cette place publique, eut la curiosité de s'arrêter, pour écouter l'orateur.

L'ayant écouté attentivement, il se retira surpris et mécontent de ce qu'il venait d'entendre. Il revint à différentes reprises, et chaque fois s'en retourna de plus en plus surpris et mécontent, convaincu que cet orateur était nuisible au bien public, par la division qu'il fomentait parmi les honnêtes gens, et l'encouragement qu'il donnait aux turbulents.

Il prit des informations, et ne tarda pas à apprendre que malgré les représentations des bons citoyens, le Maire protégeait l'orateur, et refusait de lui retirer son permis. Cela l'étonna beaucoup ; mais il demeura convaincu que cet honorable Magistrat avait été trompé ; qu'il ignorait que l'orateur abusait de sa confiance, et que sa manière de parler et d'agir n'était pas moins

compromettante pour l'autorité du premier Magistrat que nuisible au bien général.

Il résolut donc d'apporter un remède à ce malheureux état de choses, et de faire ce qui dépendrait de lui pour arrêter un si grand mal.

Sachant qu'il serait inutile de s'adresser directement au Maire, il prit la résolution d'interpeller l'orateur publiquement.

Donc, un jour que celui-ci pérorait avec plus de faconde que d'ordinaire, il lui cria, du milieu de la foule :

“ Eh ! eh ! l'ami, qu'est-ce que vous nous chantez là ? ”

Etonné, l'orateur se retourne avec dépit, et montre son permis.

— “ Bon, bon, reprit l'étranger ; vous êtes en règle. D'ailleurs, ce n'est pas mon affaire d'examiner votre permis ; mais vous êtes sur la place publique, et moi aussi ; vous pérez à votre aise, je veux pérorer un peu, à mon tour. Vous avez le droit de discourir sur la politique ; et moi pareillement. Vous critiquez hardiment le parti des bons citoyens ; et moi je prétends vous critiquer à ma guise. Au reste, ce ne sera guère long, et vous pourrez répliquer à votre aise. ”

Et voilà qu'il se met à repasser ce qu'avait dit l'orateur, pour en montrer la fausseté ; qu'il le tourne et le retourne en tous sens ; qu'il fait ressortir les façons de parler et d'agir de ce personnage ; bref, que sans sortir de la vérité, mais en y mêlant un peu le sel et le poivre — chose légitime — il rend le tout, contenant et contenu, si ridicule, que ce pauvre homme devient bientôt la risée de l'auditoire ; si bien qu'un beau matin il disparaît, et comme on dit, va se faire pendre ailleurs.

Et vous, mon cher curé, témoin de cette scène, vous l'accostez gravement, d'un air triste, et vous lui dites :—

“ C’est écrasant ; c’est accablant ;—et la charité ! et notre honorable Maire ! n’est-ce pas lui manquer de respect ?.....

Que voulez-vous qu’il vous réponde ?

En vérité, ce que tout le monde pourra vous dire, aussi bien que lui, à savoir : que bien loin de penser mal faire, il a cru rendre service en démontrant que cet homme abusait de la confiance du Maire et du public ; —que, du reste, il a considéré avant tout le bien général ;—qu’enfin il est persuadé que quand M. le Maire sera mieux renseigné, loin de lui en vouloir, il le remerciera, comme firent tous les bons citoyens, de ce service réel rendu à la société, et à lui-même en particulier.

Eh bien, mon cher curé, quelque chose d’analogue s’est passé à l’occasion de l’*Entente cordiale, servatis servandis*.

A vous, maintenant, à tirer la conclusion.

Au reste, je ne nie pas qu’il puisse y avoir beaucoup d’imperfections dans l’écrit en question. C’est une œuvre humaine ; et toute œuvre humaine est toujours plus ou moins imparfaite. On doit être satisfait si la somme du vrai l’emporte sur celle des imperfections.

Quelques mots encore, *ex abundantia juris*, et je termine.

L’expérience prouve que souvent, les personnes les mieux disposées ne sont pas exemptes de porter un jugement erroné sur l’ironie et le ridicule dont on fait usage de vive voix ou par écrit.

Les préjugés, les circonstances du moment, des idées préconçues ont très-souvent plus de part au jugement que l’on en porte, qu’une raison calme et impartiale.

Citons un exemple *ad rem*, qui illustrera cette remarque mieux que de longs raisonnements.

Il y a plus de vingt ans, dans un concile provincial tenu — peu importe où — un théologien fut chargé de faire le rapport de longues discussions qui eurent lieu, dans la congrégation de la discipline, sur la question de la musique vocale dans les églises.

La conclusion de ces discussions était qu'il fallait supplier le Concile de bannir des églises le chant théâtral, et d'y conserver la majestueuse simplicité du chant Grégorien.

Or, le rapporteur eut occasion, dans le cours de son rapport, de citer un passage d'un illustre auteur faisant usage, lui aussi, de l'ironie et du ridicule, pour combattre l'envahissement du chant théâtral dans les églises, au détriment du chant Grégorien, le seul autorisé depuis des siècles.

Cet auteur, après s'être plaint en termes éloquents de la coutume abusive de faire exécuter ce chant théâtral dans les églises, souvent même par des acteurs et des actrices, finit par comparer certains passages de ces chants aux "*mugissements des bœufs.*"

En entendant cette citation inattendue, la vénérable assemblée ne put retenir un éclat de rire, dont les Pères eux-mêmes ne furent pas exempts.

Après la séance, un des Pères fit appeler le théologien, et lui fit une sévère réprimande pour avoir cité ce passage dont le ridicule avait provoqué l'hilarité dans la vénérable assemblée.

Le théologien reçut la correction avec le respect convenable, et se retira sans rien répliquer.

A la séance suivante, ce même théologien ayant à parler de nouveau, s'exprima ainsi : — "Avant de donner mon opinion sur la question présente, je demande la permission de donner un mot d'explication sur un incident qui s'est passé dans la séance d'hier. J'ai

“ fait une citation qui a provoqué l’hilarité générale.
“ On a trouvé que j’avais eu tort ; que de telles paroles
“ étaient inconvenantes et indignes d’être citées dans
“ cette auguste assemblée. J’ai donc été blâmé sévè-
“ rement pour ce défaut de tact et de convenance. J’ai
“ cru, en conséquence, de mon devoir de faire apolo-
“ gie, et je la fais humblement. Peut-être pourrais-je
“ me justifier, mais je ne le ferai pas. Si j’ai fait une
“ faute, j’en accepte la correction.

“ On me permettra, cependant, de dire que ma faute
“ consiste à avoir osé citer le savant Pape Benoît XIV.

“ J’ai cru, à tort, à ce qu’il paraît, qu’une Lettre En-
“ cyclique, adressée à tous les Evêques du monde, pou-
“ vait être citée sans inconvénient dans un Concile Pro-
“ vincial.

“ Ce ne serait donc pas moi, mais bien ce grand
“ Pape qui serait cause du scandale d’hier, par les pa-
“ roles inconvenantes qu’il a employées en parlant aux
“ Evêques du monde chrétien.”

A ces mots, la vénérable assemblée éclata de rire,
encore plus que la veille.

Je vous laisse à tirer la conclusion, en me bornant à
vous affirmer que ce fait est historique, et non inventé ;
j’en connais plusieurs témoins oculaires, qui pourraient
vous dire que, par respect, j’en ai supprimé certains dé-
tails.

Pour conclure, permettez-moi de vous référer aux deux
lettres que vous trouverez, avec celle-ci, dans la seconde
édition de l’*Entente Cordiale* ; vous y trouverez la ré-
ponse à vos autres observations.

Agréez, etc.

∴ ∴ ∴

L'ENTENTE CORDIALE.

PROLOGUE.

C'était vers la mi-Juin. Je me trouvais à Montréal depuis peu de temps, et déjà je soupirais après le calme de la campagne. J'avais hâte de revoir le clocher de mon village, et d'échapper à l'agitation, au bruit et à la poussière de la grande ville.

En bon campagnard, je n'aime guère la ville, et moins encore la tyrannie de son étiquette.

Un soir, après un dîner copieux, je me trouvais seul, me prélassant dans un large fauteuil près d'un bon feu de cheminée, et me félicitant de cette solitude inaccoutumée.

Je songeais ;

Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?

Tout à coup la porte de ma chambre s'ouvre brusquement, et un ami entre tout essoufflé : « Venez vite, dit-il, je viens vous chercher ; il y a une réunion de journalistes à quelques pas d'ici. On vous attend pour ouvrir la séance, qui promet d'être intéressante ; allons, venez-vous ? »

J'accepte, et nous partons.

Arrivé au lieu indiqué, je trouve une dizaine de journalistes assis autour d'une longue table, et causant amicalement.

Immédiatement après mon entrée dans la salle, on

procéda à la nomination d'un Président et d'un Secrétaire. Puis, il fut convenu qu'aucun membre de cette réunion ne pourrait parler plus de cinq minutes ; que personne ne pourrait l'interrompre ; et que l'entente cordiale règnerait pendant toute la durée de la séance.

Le Président, ayant pris le fauteuil, annonce que la séance est ouverte.

A l'appel nominal, chacun se lève et dit son mot.

Ce qui va suivre est un compte-rendu fidèle de cette réunion, probablement unique dans les annales du journalisme.

Comment et dans quel but cette réunion avait-elle été convoquée ? Quels étaient les noms du Président et du Secrétaire ? Pourquoi l'appel nominal se fit-il par le nom du journal, et non par celui de l'éditeur ? Ce sont là autant de questions que je me proposais de faire, mais qu'il fallut renvoyer après la séance. J'appris, cependant, que le Président n'était point le rédacteur-en-chef du journal qu'il représentait ; mais quel était ce journal, et pourquoi le représentait-il ? encore deux questions renvoyées après la séance.

On verra, plus loin, si j'eus lieu d'être satisfait d'être forcé d'attendre la réponse à toutes ces questions à la fin de la séance.

Voici dans quel ordre chacun fut placé, sans aucune contestation :

LE PRÉSIDENT.

A la droite.
Le Courrier du Canada.
Le Journal des T.-Rivières.
Le Franc-Parleur.
La Minerve.
Le Canadien.

A la gauche.
Le Journal de Québec.
L'Événement,
Le Bien-Public.
Le National.

LE SECRÉTAIRE.

II.

LA SÉANCE.

Le Courrier du Canada :—C'est bien sincèrement que je dis : Je crois, j'espère, j'aime.

Je crois que notre illustre race a reçu une mission de salut social à accomplir en Amérique.

J'espère qu'elle y sera fidèle, malgré quelques défections.

J'aime à rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.

J'y travaille avec ardeur et confiance, selon la mesure de mes forces; et j'ose inviter mes confrères à en faire autant, afin de concourir tous ensemble aux desseins de la Providence sur notre cher pays.—Vive le Canada !

*
**

Le Journal des Trois-Rivières :—Avant tout, je cherche et je défends la VÉRITÉ tout entière. Je n'aime pas les journaux qui transigent avec l'erreur, et qui tiennent la vérité captive, ou l'adoucissent pour plaire aux partisans de l'erreur.

Je m'indigne de les entendre décorer cette défaillance du nom de prudente réserve.

Je méprise quiconque fait ainsi patte de velours avec nos ennemis, tandis qu'il dénigre sournoisement ses confrères plus francs et plus courageux.

Cette conduite déloyale est indigne de tout journal qui se pose comme défenseur des intérêts religieux et nationaux.

Quoi qu'ils en disent, ces journalistes ne sont que des catholiques-libéraux. Ils font un mal incalculable en trompant nos bonnes populations, au sein desquelles ils

font pénétrer ce libéralisme séducteur que le grand Pie IX a maudit.

Ils sont la cause principale de notre déchéance de la haute position que nous occupions naguère, et de nos humiliations présentes.

Je suis déterminé à les démasquer et à les combattre, et j'espère que je ne serai par le seul.—Vive Veuillot !

*
**

La Minerve :—Dans ma longue carrière, j'ai dû, sans doute, me tromper quelquefois, et je n'hésite pas à le reconnaître.

Je ne crains pas de dire que j'ai toujours cherché à défendre la cause nationale, si intimement liée à nos intérêts religieux.

Je méprise et je déteste la démagogie, et toute politique irrégieuse.

Je déplore la politique anti-nationale de certains journaux que je m'abstiens de nommer, dans la crainte de troubler l'entente cordiale qui vient d'être proclamée.

Toutefois, comme doyenne de la presse française, on voudra bien me permettre quelques réflexions à ce sujet.

Personne ne déplore plus sincèrement que moi la lutte fratricide de ces dernières années, lutte qui a si notablement affaibli notre nationalité, et a fini par mettre le pouvoir entre les mains de nos ennemis jurés.

Voici quelle en fut la cause principale.

A dater du jour où notre illustre chef, Sir George Cartier, fut si injustement dénoncé comme « *traître à la patrie*, » un nouveau parti se forma dans le but ostensible de le renverser, et de détruire tout le parti conservateur, qui avait pourtant rendu de si grands services à la cause nationale.

On sait que ce fut pour se venger des opinions professionnelles de Sir George, dans une cause étrangère à la politique, que le nouveau parti lui déclara une guerre à mort, de même qu'à tous ses partisans.

Or, la conséquence de cette politique insensée fut que ce parti, enfanté par la rancune et l'égoïsme, devint bientôt la dupe du parti *rouge-grit*.

Les chefs rouges s'empressèrent de faire la cour au nouveau parti ; ils ne négligèrent aucune occasion de le flatter, et de le cajoler habilement.

Ils se mirent à fréquenter assidûment le bureau central du nouveau parti, ayant l'air de venir consulter celui qui passait pour diriger le mouvement. Ils affirmaient qu'ils étaient loin d'être rouges, ou grits, ou annexionnistes ; qu'ils étaient dévoués à la cause nationale et religieuse ; qu'en réalité ils étaient des conservateurs sincères, quoique dégoûtés des moyens corrupteurs employés par les chefs actuels pour se maintenir au pouvoir, en écartant les jeunes gens de talent dont on redoutait l'indépendance et le désintéressement ; qu'ils déploraient la fausse politique du Ministère Cartier relativement à la question Manitoba-Brunswick, de même qu'ils étaient scandalisés des opinions de Sir George au sujet des nouvelles paroisses érigées par l'ordinaire de Montréal ; qu'enfin, ils étaient prêts à soutenir les chefs du nouveau parti pourvu qu'ils consentissent à admettre ceux des leurs qui s'engageraient à régler, conjointement avec eux, les grandes questions écartées par le Ministère actuel. Bref, ils firent tant et si bien qu'ils réussirent à lui persuader des'allier à eux pour s'emparer du pouvoir après la chute du Ministère conservateur.

[Ici le Président interrompt la *Minerve* en lui faisant observer que les cinq minutes étant écoulées, il se voy-

ait dans la pénible nécessité de lui retirer la parole. Sur quoi le *Franc-Parleur* s'engagea à ne dire que quelques mots, si l'on voulait bien accorder à la *Minerve* encore cinq minutes. Le *Canadien* ayant pris le même engagement, cette proposition fut acceptée par un vote unanime. Le Président, en y mettant une grâce charmante, invita la *Minerve* à continuer les réflexions intéressantes qu'il avait eu le regret d'interrompre. Pour moi, dit-il, j'éprouve un sensible plaisir de cette haute marque d'estime que mes confrères viennent de lui donner si spontanément. (On sourit.)

En conséquence, la *Minerve* reprit le fil de son discours.]

L'amour-propre, doublé d'un rare entêtement, fit croire à celui qui se posait comme chef de ce nouveau parti qu'il allait bientôt se trouver à la tête d'une nombreuse phalange de jeunes gens recrutés un peu partout, et dont le principal mérite était de renoncer à Cartier, à ses œuvres, et à ses pompes.

À l'entendre, il ne devait plus y avoir ni blancs, ni rouges, ni bleus en fait de politique. Il n'y aurait plus de parti conservateur, ni de parti rouge, ni aucun parti, mais seulement une puissante association nationale, composée de tous les hommes distingués des anciens partis dissous pour toujours, et refondus dans cette association incolore. Et ces hommes nouveaux, recrutés à la onzième heure, même dans les lieux jusque-là suspects, sans chef avoué, sans noms politiques, sans drapeau, sans couleur, devaient avoir pour principal organe le journal dont le génie inspirateur venait d'inaugurer cette étrange organisation politique !

Selon cet organe, cette vertueuse association avait pour but d'extirper la corruption du parti conservateur, et de régénérer le pays, en lui donnant des députés ex-

empts de toute corruption, et dévorés du zèle patriotique le plus pur.

Il emboucha donc la trompette, et à l'aide d'une bruyante réclame politico-religieuse, il parvint à se faire une certaine célébrité tapageuse.

Au son de cette trompette, un grand nombre de braves gens, jusque-là dévoués au parti conservateur, s'en détachèrent pour se mettre à la suite de ce guide trompé lui-même, puis trompeur à son tour, vraisemblablement sans s'en douter.

Or, qu'arriva-t-il ? à peu près ce qui arriva à Perrette, ou mieux encore au pauvre matou qui tirait les marrons du feu, sans se douter que le singe seul devait les croquer.

On dit que, dans son chagrin de voir le nid qu'il avait tant travaillé à construire, occupé par un autre, il reedit sans cesse :— « *Sic vos non vobis*, etc... »—ce qui, du reste, est fort innocent quoique peu consolant.

Le *National* en pourrait dire long sur ce sujet.

Eh bien, Honorables confrères, cette politique de rancune et d'égoïsme sera la page la plus honteuse de notre histoire, en exhibant au grand jour la basse cupidité, l'ambition insatiable, la perfide défection, et la faiblesse des Dorion, Fournier, Geoffrion, Letellier et autres compères *ejusdem farinae*, qui sont devenus les vils instruments du fanatisme grit.

Elle menace d'une entière décadence notre nationalité, jusque-là écoutée et respectée dans les conseils de notre Dominion.

Pour éviter une ruine complète, il faut nous hâter de reprendre la grande et solide politique des Lafontaine, Taché, Morin, Cartier, etc. C'est une question de vie ou de mort pour notre nationalité.

Sera-t-il donc dit que nos adversaires viendront fina-

lement à bout de réduire les descendants des fils de la France à la condition de porte-faix, de manœuvres et de scieurs de bois, comme ils s'en sont vantés ?

Tel fut donc le dénouement de cette intrigue issue de la rancune. Je dis intrigue ; car ce ne fut pas autre chose d'un bout à l'autre, et sa fin fut le plus ridicule *fiasco* qui soit encore arrivé à aucun parti politique en Canada.

On dit que son principal organe vient enfin d'ouvrir les yeux, et de reconnaître qu'il a fait fausse route et s'est fait mettre dans le sac. C'est bien tard ; mais enfin, vaut mieux tard que jamais.

Néanmoins, ce nouveau revirement me paraît suspect, à en juger par son article sur les « *irréconciliables*. » (1)

Vexé d'avoir été éconduit si lestement par ses alliés les libéraux, le grand journal s'ingénie à donner des explications.

A-t-il réussi ? vous en jugerez tout à l'heure. Selon moi, se taire en cette occurrence eût été plus habile et plus sage. Il est difficile de blanchir un corbeau, et ne devient pas colombe qui veut.

Les libéraux, ses alliés, ont mangé l'huitre, ne lui laissant que les écailles. Il n'est pas satisfait de sa part des dépouilles du *traitre* Sir George ; il y a de quoi ; mais à quoi bon le crier sur les toits ?—Enfin, c'est son idée ; il faut qu'il parle.

Que dit-il ?—pour l'apprendre, il faut lire dix longues colonnes du grand journal.—Courage donc.

Avant d'entrer dans cet obscur labyrinthe, regardez à enseigne—« *la politique de principes*. » Puis, avancez bravement, et tâchez de ne pas trop trébucher chemin faisant.

(1) Numéro du 8 Avril dernier.

Au reste, ce n'est pas la mer à boire, pas même de la petite bière. Cependant, tel quel, cet article est une apologie *pro vita sua*, et de plus un programme nouveau destiné à remplacer le mort-né.

L'enflure s'y trouve, et de la grosse espèce ; ce qui le domine, c'est la plus naïve présomption ; ce qui le distingue, c'est l'ambition de dominer à présent et toujours.

Aimez-vous un pot-pourri ?

Examinez bien celui-ci, et vous m'en donnerez des nouvelles. Hormis la vérité, que n'y trouverez-vous pas ?

Une insipide et monotone uniformité ;—l'affectation d'un air mystérieux ;—l'absence de franchise, de droiture, de clarté, de bonne foi, de connaissance pratique des hommes et des choses ;—une phraséologie *sui generis* se déroulant lentement terre à terre, à la façon du serpent qui se glisse sous les broussailles ;—un ton tranchant sentant le pédagogue ;—une grossière assurance de l'impunité ; sans parler de cent autres défauts qu'il serait ennuyeux d'énumérer.

La vanterie vous plaît-elle ?

Lisez le tout, si vous pouvez, et vous en trouverez *ad nauseam*.

Et le style donc ! obscur, incorrect, français ric-à-rae ; quels nerfs il faut pour tout lire d'un seul trait !

Or, c'est dans cet attirail qu'on ose se présenter comme le premier journal du Canada, après avoir dit que c'est l'*Univers* que l'on a pris "pour type" !—Rien que cela.

Donc, le grand journal débute par nous informer qu'il est "satisfait du nouveau cabinet de Québec ; à tel point qu'il a réclamé pour lui un appui cordial dans la population ; qu'il n'a pas, toutefois, l'inten-

“ lion de réparer par cette manœuvre les torts causés
“ antérieurement par le journal aux chefs du parti con-
“ servateurs” (sic).

On savait, de reste, que ce pieux journal possède as-
sez de vergogne pour se vanter des torts faits, mais pas
assez d'honnête générosité pour les réparer.

En doutez-vous? écoutez encore :—“ Ce serait com-
“ mettre une grave erreur de croire que nos opinions
“ soient tant soit peu modifiées ou changées” (sic).

La modestie vous touche-t-elle? admirez celle-ci :—
“ Des changements importants ont été opérés, des
“ modifications notables ont été effectuées dans notre
“ politique; tous les jours encore des erreurs sont dé-
“ couvertes et corrigées” (sic).

Comment, et par qui?

Ici, la modestie du grand journal le fait presque rou-
gir; il se tait, et vous laisse le soin de découvrir l'ha-
bile promoteur de ces changements, de ces modifications.
Seulement, il vous met sur la piste en vous prévenant
que cela “ n'est dû ni à l'action de tel ou tel homme, ni
à tel ou tel parti” (sic).

A qui donc?

Cherchez un peu, et vous trouverez ce que le modeste
journal insinue assez pour être dispensé de le dire plus
clairement.

Est-ce tout? Pas encore.

Apprenez encore une chose que vous ignoriez, à sa-
voir : “ le besoin que l'on ressent généralement dans
“ tous les cercles d'opérer une régénération complète
“ des éléments de notre politique” (sic).

Je suis sûr que vous ne vous doutiez pas de ce besoin
que ressentent tous les cercles, y compris, sans doute, le
“ petit cercle” des irréconciliables, et vous demandez :

—qui donc nous a poussés à faire “un grand pas vers ce but” ?

Quel pas ? quand ? comment ?

A toutes ces questions, le grand journal est trop modeste pour répondre ; mais il compte un peu sur la perspicacité du lecteur.

Que faut-il entendre par les *éléments* de la politique ?

Quels sont ces *changements* importants ?

Quelles sont ces *modifications* notables ?

Quelles sont ces *erreurs* découvertes tous les jours, et corrigées ?

Ici, le mystère plane sur tous ces *éléments*, et nous atteignons une profondeur où l'on perd pied. Il devient nécessaire de prier le grand journal de daigner nous expliquer ce rébus. Il dit bien qu'il ne sait pas “réparer ses torts ;” sait-il au moins expliquer ses vanteries ?

Le croirez-vous, Hon. confrères, le grand journal a poussé la condescendance jusqu'à donner un avertissement important aux conservateurs ; écoutez :—

“S'il y avait encore des membres du parti conservateur qui pussent croire que nos opinions soient tant soit peu changées ou modifiées, nous devrions leur dire qu'ils commettent une *erreur grave*.”

Passé pour le “petit cercle des irréconciliables qui composent l'entourage de la *Minerve* ;” ceux-là peuvent tomber dans cette “grave erreur” et y rester ; peu importe au pieux journal qui fait profession de ne point “réparer ses torts.”

Mais, “en dehors de ce petit cercle,” il y a le parti conservateur qu'il importe de mettre en garde contre cette “grave erreur.” Aussi, le grand journal a-t-il eu cette attention délicate. Oui, vraiment, il a fait cela !

Toutefois, la *Minerve* et le parti conservateur, qui ne sont pas nés d'hier comme le grand journal, n'étaient

guère exposés à tomber dans cette “grave erreur.” Ce n’est pas d’aujourd’hui qu’ils connaissent la diplomatie du grand journal, ou comme on dit, de quel bois il se chauffe.

[Ici le Président veut encore retirer la parole à la *Minerve*, les dix minutes accordées en sus, étant écoulées, dit-il. Sur quoi un nouveau vote unanime accorde à la *Minerve* le privilège de continuer *ad libitum*. Le Président fait assez bonne contenance, se déclare satisfait, et la *Minerve* poursuit.] (On sourit de nouveau.)

Hier, un honnête citoyen, passant sur une place publique, rencontre un petit roquet qui fond sur lui, en jappant avec fureur. Le paisible promeneur se retourne, et lève sa canne, en disant :—Te tairas-tu ? petit brail-lard !—Saisi de frayeur, le roquet se sauve à la course, et va se réfugier auprès de son maître, qui parut fort mécontent qu’on eût ôsé lever la canne sur son favori.

Que de fois pareille aventure n’est-elle pas arrivée au grand journal !

C’est un roquet qui se croit un éléphant. Sa manie est de crier contre les conservateurs.

Selon lui, ce sont des *intransigeants*, des *irréconciliables*, parce qu’ils font peu de cas de la ridicule politique qu’il a inaugurée en dénonçant Sir George comme un *traître*.

Puis, quand il se fait battre, comme cela arrive toujours, il file à toutes jambes en criant qu’on l’attaque injustement, qu’on trouble la paix qui doit régner entre frères, qu’on manque d’obéissance et de respect enverset le reste qu’il convient de passer sous silence.

Ceux qui connaissent de quoi se compose “l’entourage” du grand journal, doivent bien rire de la suffisance avec laquelle il chante constamment ses propres louanges, tout en s’efforçant de s’arracher du pétrin

dans lequel l'ont plongé ses accointances avec les libéraux, ces humbles valets des *grits*.

Qui donc peut ignorer ce que l'on en pense dans toute la Province, sauf, peut-être, quelques zélateurs intéressés ?

Chacun sait que les conservateurs, dans tous les rangs de la société, secouent la tête et lèvent les épaules quand il est question de ce journal ou de son principal directeur.

Là principalement est le secret de la longanimité de la *Minerve*, et de son silence à la suite des récentes attaques du pieux journal. Mais, passons.

Aveuglé par sa passion contre Sir George, et contre le parti conservateur dont ce grand homme d'Etat était le chef, le grand journal s'est lancé tête baissée dans le guépier des libéraux, avec l'espoir que son "petit cercle" ne tarderait pas à saisir les rênes du pouvoir.

Grande est sa déception, maintenant qu'il s'aperçoit enfin qu'il a été mis dans le sac par ses faux amis les Dorion, Jetté, Laflamme, etc..... C'est en vain qu'il sue sang et eau pour s'arracher du guépier, et sortir du sac. L'un l'écorche, l'autre l'étouffe, et il n'en peut mais. Il a beau se tourner et se retourner, il est pris au piège, et bien pris :—*Honteux comme un renard, etc.* Selon toute apparence, il y mourra d'inanition et de chagrin, emportant avec lui plus de mépris que de pitié.

On dit que son apprenti, passé maître dans une feuille qui fut d'abord une succursale du pieux journal, s'est déjà offert pour conduire le deuil, conjointement avec son ancien patron ; c'est d'une bonne âme.—Malheureusement, on ajoute qu'il s'exerce à pleurer d'un côté en riant de l'autre.

En attendant, le grand journal s'efforce de faire bonne contenance.

Pour montrer qu'il se porte bien, il recommence ses attaques sournoises contre la *Minerve*, à propos de bottes.

Il serait bien embarrassé si elle le somrait de répondre aux questions suivantes :—

Pourquoi ces nouvelles attaques, en pleine paix ?

Quels sont donc ces "irréconciliables" ?

Avec qui devraient-ils se réconcilier ?

Existe-t-il un parti mitoyen entre les conservateurs et les libéraux ?

Si ce parti juste-milieu existe, où se trouve-t-il ?

Je sais bien que le pieux journal affiche la prétention de former un parti, à lui tout seul. Je sais, de plus, que ce parti microscopique se voyant joué par les libéraux, vient encore de faire volte-face. Tout cela est fort divertissant, mais ne suffit pas pour créer des "irréconciliables."

Hier, le pieux journal disait pic-à-pendre du parti conservateur ; aujourd'hui il affirme que ce n'était "qu'aux chefs" qu'il en voulait.

Hier, ce parti était corrompu, méprisable, insignifiant ; aujourd'hui, il déclare qu'il est "puissant et vigoureux."

Hier, ce parti était perdu ; aujourd'hui il se glorifie de l'avoir "arrêté sur la pente de l'abîme."

Hier, l'espoir du pays, selon lui, était dans le parti libéral, ou *rouge-grit* ; aujourd'hui, il avoue que le parti conservateur est, après tout, "celui qui donne le plus d'espoir pour l'avenir, et qui rendra au pays les plus éminents services."

Ce n'est pas tout encore.

Voici venir la plus belle partie de cette palinodie,

intitulée les “ *Irréconciliables*,” enregistrée dans le numéro du 8 avril *ad futuram memoriam*.

Après son *fiasco* politique, s'étant enfin décidé à tourner le dos au camp libéral, le pieux journal change de costume, jette sa trompette dans le fossé, et rebrousse chemin pour rentrer de nouveau dans le camp des conservateurs. Il se présente humblement, comme cela convient à un déserteur revenu de loin. Il frappe à la porte du parti conservateur, et demande à rentrer, en promettant de ne pas “ *réclamer une autorité indue*” (sic.)

Pour mieux réussir à toucher les conservateurs, il leur ouvre son cœur, leur découvre son embarras, et leur expose ses peines intérieures.

On se doutait bien un peu que quelque chose clochait ; que son voyage en pays libéral ne l'avait pas enrichi, ni fort amusé, et qu'il en était revenu avec plus de horions que d'honneur. Mais, il est agréable de savoir, de bonne source, qu'on ne se trompait pas.

Donc, c'est dans ce piteux état, mal étriqué, poussiéreux, que le grand journal revient en pays conservateur.

Longtemps il frappe à la porte de son ancien parti, où il désire ardemment de rentrer. On ne se presse pas de lui ouvrir ; il avait été reconnu de loin. Il frappe, il frappe encore, il frappe toujours, sans se décourager.

Enfin, la porte s'ouvre ; il est admis dans l'anti-chambre, et on lui demande :— Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? que voulez-vous ?

A quoi il répond, la larme à l'œil.....Grand Dieu ! suis-je donc si changé que mes amis ne peuvent me reconnaître ?

Eh bien ! c'est moi, le grand journal ; et sachez que je suis ce que j'ai toujours été, c'est-à-dire “ *logique*”

avec les idées que j'ai toujours soutenues"..... fidèle aux principes sur lesquels je suis appuyé" (sic.)

Regardez plutôt ; voici mon ancienne consigne :—à bas la *Minerve* ! et ses "irréconciliables" ; vous voyez, c'est bien moi, allez.

D'où je viens ?—de loin, je vous en réponds. Oh, les coquins ! comme ils m'ont attrapé !..... Mais je vous conterai cela un autre jour, je suis très-pressé en ce moment ; j'ai tant à *composer* ! Ce que je veux ?—Parbleu ! je veux rentrer et reprendre mon ancienne place ; sans cependant "*réclamer une autorité indue.*"—Ne craignez rien, au moins pour le présent.

Songez donc dans quel embarras je me trouve, moi si haut placé, si honoré, si influent, avant mon escapade parmi les libéraux !—les gredins ! comme ils m'ont joué ! Le croirez-vous ? moi, oui, moi le grand journal, "*je ne sais pas de quel côté incliner pour choisir des alliés dans la presse*" ! (sic.)

Hélas ! hélas ! mon "petit cercle" et moi "*nous ne rencontrons que contradictions, à droite et à gauche*" (sic.)

Bien plus, "*nous recevons tous les jours des marques non équivoques de la haine que certaines fractions entretiennent à notre égard*" (sic.)

Tout cela est fort touchant, nul doute, mais quoi de plus simple ? Je m'étonne que le pieux journal en soit surpris.

Quand l'eau n'est ni chaude ni froide, elle est nécessairement tiède. Or, l'eau tiède provoque au vomissement ; donc les conservateurs "à droite," et les libéraux "à gauche" doivent éprouver de fortes nausées quand le pieux journal leur débite son eau tiède. Delà les "contradictions" de droite et de gauche.

Que n'arrête-t-il son robinet ?

Pour moi, je pense qu'il fait erreur. Son chagrin nuit à sa perspicacité, il est vrai, fort médiocre. Qu'il s'examine bien, et il trouvera que son eau tiède peut bien susciter le dégoût, mais non la haine.

Ignore-t-il donc qu'on ne hait pas ce que l'on méprise ?

Ainsi, qu'il se console ; s'il n'est pas digne d'amour, il ne l'est pas davantage de haine. Mais, il convient qu'il sache qu'entre l'amour et la haine, il y a place pour le mépris ou l'indifférence.

Désire-t-il y échapper ? pour cela, il doit rabattre beaucoup de ses prétentions à la domination politico-religieuse, et renoncer à exercer "*une autorité induë*" ou arbitraire ;—il doit encore éviter de s'attribuer tout le bien passé, présent et futur ;—surtout, il doit cesser de réclamer "*le droit de convier sous ses drapeaux tous les hommes bien disposés de cette Province, qui auront à cœur la composition d'un parti véritablement national*" (sic.)

C'est ainsi qu'après sa banqueroute politique, le grand journal recommence à neuf, absolument comme l'araignée qui refait sa toile, chaque fois qu'elle a été brisée d'un coup de balai. Tous les jours il tourne son robinet, et l'eau tiède coule, "*se hâtant lentement,*" et va "*frapper juste*" sur la mécanique dont il se sert si habilement pour délayer le mortier nécessaire à "*la composition d'un parti véritablement national.*"

Que voulez-vous : c'est sa marotte, comme c'était aussi la marotte de l'Abbé Syès, qui n'eût pas laissé une si triste mémoire, s'il se fût occupé de remplir ses devoirs de prêtre, au lieu de perdre son temps à fabriquer des constitutions politiques à l'usage des badauds.—A bon entendeur, salut.

Quel est le lecteur sérieux qui pourra retenir un sou-

rire de pitié, en lisant cet interminable dithyrambe—
“ *La politique des principes*,” dans lequel il célèbre ses
lutttes et ses victoires politico-religieuses? (1)

A l'entendre, il est le seul en Canada qui ait combattu victorieusement le gallicanisme et le libéralisme.

C'est à lui, et à lui seul, à qui l'on doit “ *le chemin que ces principes ont fait depuis quelques années dans l'opinion publique de la Province de Québec*” (sic).

Le *Courrier du Canada*, le *Journal des Trois-Rivières*, le *Courrier de St-Hyacinthe*, la *Minerve*, le *Franc-Parleur* (sans parler de plusieurs opuscules), ont apparemment gardé le silence pendant ces quelques années, ou ne méritent pas de figurer sur la même ligne que le grand journal.

Ecoutez-le nous raconter naïvement que “ plus d'une fois il a entendu répéter par des hommes, *sans aucun désir de flatter*, qu'en toutes ces choses, le grand journal a exercé sur l'opinion une influence considérable; —qu'il a fait *sa trace* dans les esprits; qu'il a courageusement creusé le sillon de son travail, et fait un bien incontestable.” (*Quod est probandum.*)

Après cela, il a bien le droit de tendre fièrement la main à “ son type” l'*Univers*, et à une demi-douzaine d'autres grands journaux Européens qu'il désigne, en ajoutant qu'il les “ *imite et suit d'aussi près que possible.*”

En lisant ces naïves fanfaronnades, qui ne se sent porté involontairement à penser à la fable du bon La Fontaine, où la mouche du coche joue un si grand rôle?

Au fond, quelle reculade! —que de phrases empesées, et rendant un son faux, pour cacher le chétif rôle qu'il a joué, après avoir renié le parti conservateur, pour embrasser celui des Dorion, Jetté & Cie!

1) Numéros 17, 18, 19 Mai.

Espère-t-il faire oublier qu'après sa défection, il a marché bras dessus bras dessous avec le *National*, le *Bien Public*, l'*Événement*, etc.....

Maintenant qu'il y a grabuge entr'eux, il fait le vaillant, tire son grand sabre, et raconte ses exploits dans une dizaine de colonnes.

Mais ceux qui sont au courant de ses aventures, prétendent qu'il n'en fallait pas tant pour dire la vérité vraie. Il lui suffisait de dire, comme le gascon qui se vantait de s'être bien battu :—“ Nous nous'empoignons, “ et je le tombe, lui dessus, moi dessous. Et, Cadédis ! “ si on n'était venu l'arracher de mes mains, il m'étranglerait” !

— Soit dit “ sans aucun désir de flatter.”

Ce brave *Président*, en jouissance de l'impunité, entre hardiment dans la voie du ridicule, sans paraître s'en douter. Il y chemine cahin-caha, occupé de sa “ composition” nationale, et chantant entre temps ses triomphes imaginaires.

Ayant donc composé couci couci quatre jours durant, il éprouve le besoin de repos.

Ouf ! quel sillon je viens de creuser ! dit-il,—une dizaine de colonnes en quatre jours ! Quelle trace mon journal va faire par ses savants articles : *La politique de principes* ;—*Notre rôle* ! (1)

Tout cela est imaginaire, c'est vrai ; mais bah ! on n'y regardera pas de si près. Et puis, n'ai-je pas abîmé le “ petit cercle des irréconciliables” ?

Il y a bien encore tel et tel journal ;—peuh ! aucun n'osera. Je leur ai appris que “ se hâter lentement,

(1) Numéro du 21 mai.

et frapper juste, c'est la pratique du grand journal." Allons ! tout va bien ; reposons-nous.

Et las de "composer," succombant sous l'effort, soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

Tirons donc le rideau, et laissons-le dormir en paix.

Cette citation, Hon. confrères, c'est le bouquet de ce feu d'artifice tiré en son honneur, par le pieux organe, pour célébrer ses exploits passés, présents et futurs.

Il n'est pas surprenant qu'on y ait brûlé plus d'étope et de paille que de chandelles romaines. Pou-vait-on faire moins pour annoncer "la composition d'un parti vraiment national" ? Ce parti n'est-il pas destiné à remplacer celui qui fut étouffé dans les bras du pur Jetté, que le pieux journal a tant recommandé aux électeurs pour remplacer le *traître* Cartier ?

Voilà, Hon. confrères, un échantillon des nouvelles prétentions du grand journal. "Se hâter lentement" dans l'œuvre de la "composition d'un parti national," —viser à supplanter le parti conservateur,—c'est "la pratique" de ce grand homme qui se vante de savoir "frapper juste" en frappant sur la *Minerve* et sur les "irréconciliables."

Ses opinions ne sont "ni modifiées, ni changées" ; bien loin de là ! Il poursuit toujours son œuvre de dés-intégration nationale, commencée le jour où il dénonça ce "traître" Cartier.

S'employant à la "composition" d'un nouveau parti, nouveau lui-même, n'est-il pas convenable que ce parti ait un nom nouveau ? Ne lui faut-il pas aussi des hommes nouveaux ?

Ne doivent-ils pas être exempts de la contamination des vieilles idées conservatrices propagées et soutenues

par ces petits hommes qui s'appellent Lafontaine, Morin, Taché, Cartier, Baldwin, McDonald, etc. ?.....

Telle est la nouvelle toile d'araignée qui se file maintenant dans l'atelier du grand journal.

File, file, habile *compositeur* ; peut-être avec cette nouvelle toile prendras-tu encore quelques mouches étourdies, voltigeant çà et là en quête de pâture ; mais, tiens pour certain que ta toile sera bientôt déchirée par le balai de l'école anti-nationale des Dorion, Jetté, Laflamme, etc.... Et après ?—qui paiera encore les pots cassés ?

Ah ! pauvre Jean-Baptiste ; jusques à quand abusera-t-on ainsi de ta confiance ? jusques à quand durera cette comédie, jouée par le pieux journal au profit du libéralisme ?

Mais il est temps de conclure.

Cependant, Hon. confrères, veuillez bien me permettre une dernière remarque, qui rencontrera, je l'espère, l'approbation de notre digne Président.

Je ferai cette remarque importante en toute franchise et sincérité ; la voici :—Malgré les injustes attaques et les taquineries sournoises du journal en question, je puis affirmer que la *Minerve* ne désire pas la ruine de ce journal.

Non, vraiment ; car, il pourrait être un puissant auxiliaire pour la cause nationale, si seulement il le voulait bien, ou plutôt s'il avait l'intelligence de son rôle véritable.

Ce que je désire, de même que tout le parti conservateur, c'est de le voir un jour rentrer dans sa première voie, et s'attacher exclusivement à remplir le rôle excellent qu'on lui avait assigné à l'époque de sa fondation.

Mais, pour cela, il faudrait commencer par changer son principal directeur, qui est son mauvais génie.

L'expérience a suffisamment démontré qu'il est radicalement impropre à remplir cet emploi responsable. Sa capacité et ses aptitudes sont bien loin d'égaliser sa présomption et son obstination dans ses fausses idées politiques.

Il est inutile d'insister là-dessus, par la raison qu'il est superflu de prouver un fait dont l'évidence saute aux yeux les moins clairvoyants.

Si donc, l'on s'obstine à le maintenir, malgré les fréquentes représentations faites inutilement jusqu'à ce jour, rien ne pourra sauver ce journal si dévoyé en matière politique, et si faible en matière religieuse.

Tôt ou tard, il sera écrasé sous le poids irrésistible de l'indignation et du mépris des conservateurs, qui ne séparent pas la cause nationale de la cause religieuse.

Cependant, comme ce n'est pas au journal qu'ils en veulent, mais uniquement à sa malheureuse direction, je suis persuadé que tous regretteront la disparition d'une feuille qui aurait pu rendre de grands services à l'Etat, comme à l'Eglise, si sa direction eût été plus sage et plus éclairée.

Un journal, d'ailleurs estimable, a trouvé "remarquables" les articles du grand journal sur "la politique des principes"; il en cite même un passage. Libre à lui; on sait qu'on ne dispute pas des goûts, pas plus que des couleurs.

Il est bon de remarquer, cependant, qu'il s'est écoulé un intervalle de près de quinze jours entre la publication de ces articles et l'éloge. Or, pendant cet intervalle, le grand journal a recommandé chaudement la candidature du rédacteur du journal en question; en quoi il a fort bien agi.

Il est remarquable que c'est *après*, et non avant cette recommandation, que ce journal a trouvé "remarquables" les articles en question. Ça ressemble un peu à l'ancien dire : "passez-moi le sel, je vous passerai le séné."

Il n'y a là rien de remarquable.

Pourquoi donc le remarquer?—Parce qu'il y a remarquable et remarquable. Ainsi, Voltaire était un remarquable coquin; et Louis Veuillot est un remarquable honnête homme. Ainsi encore, il est remarquable que ce journal, qui n'est pas le dernier parmi ceux qui ont contribué à ramener l'opinion en faveur du parti conservateur, n'ait pas remarqué que le grand journal s'en soit attribué à lui seul tout le mérite.

Il est remarquable qu'il n'ait pas remarqué les tergiversations politiques; les alliances anti-nationales; les attaques injustes contre Sir George et le parti conservateur; l'ambition de tout diriger, de tout dominer; la vantardise, etc..... du grand journal.

Après tout, je n'y tiens pas, et je veux bien admettre que donner un coup d'encensoir, après en avoir reçu un soi-même, est une chose remarquable. Vous voilà satisfait, et moi aussi. Disons donc que les articles sont remarquablement "remarquables," que l'éloge qu'en fait un journal est un fait remarquable, et que le tout est assez "remarquable," quoique peu remarqué, peut-être.

Enfin, je termine, non sans crainte d'avoir abusé de votre *ad libitum*, si gracieusement octroyé, à la grande satisfaction, il m'a semblé, de notre distingué et impartial Président.

Croyez, cependant, Hon. confrères, que je n'ai pas encore épuisé le sujet; bien loin de là! Je puis dire que je n'ai fait que l'effleurer. Peut-être aurons-nous

une autre réunion, dont je profiterai, si vous l'agréez, pour compléter ce que je pourrais dire encore sur cet intéressant sujet, s'il y a lieu.

Car, je puis dire, avec plus de vérité et d'à-propos que le grand journal, ce qu'il disait, l'année dernière, au sujet de sa liste de Ministres à la douzaine :—“*Nous en passons, et des meilleurs.*”

Pour conclure, je ne pense pas vous surprendre, en ajoutant :—

Je repousse le libéralisme soi-disant catholique, comme une secte dangereuse condamnée par l'auguste Chef de l'Eglise.

J'aime l'Eglise et ses incomparables institutions qui font notre gloire et notre force.

Je tiens à conserver les belles traditions de nos pères.

Je continuerai, Dieu aidant, à défendre toutes ces grandes choses, sans lesquelles nous cesserions bientôt d'exister comme peuple.—Vive notre Nationalité!

*
**

Le Canadien :—Je ne puis qu'approuver hautement tout ce qui vient d'être dit par les honorables confrères qui m'ont précédé. Je les en félicite, et ils peuvent compter que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour faire prévaloir ces sages et nobles idées dans la capitale de notre belle Province.—Vive Québec!

*
**

Le Journal de Québec :—Je n'ai absolument rien compris à tout ce que je viens d'entendre. Toutes ces théories idéales ne m'intéressent aucunement; mais peu importe; chacun son goût, et liberté pour tous.

Pour moi, je cultive la maxime “*ôte-toi de là, que*

je m'y mette,” ou comme on dit vulgairement : au plus fort la poche. En outre, je pratique la spéculation, sans dédaigner le péculet.

Je brille dans l'histoire des variations ; je puis dire que c'est mon fort.

Par là, “ et quelques diables aussi me poussant, ” je puis me vanter d'être monté très-haut, voire même jusqu'au pinacle du temple fédéral.

Que voulez-vous ? il faut être de son temps, et savoir hurler avec les loups, que diable !

C'est là mon *credo* politique.—Vive MacKenzie et Cie !

*
**

L'Événement :—J'adore les immortels principes de 89, et je brûle mon meilleur encens sur l'autel du catholicisme libéral. J'aime les petits crevés, et je ne rougis pas facilement des faits et gestes des dames du demi-monde.

Cependant, par précaution, je songe à me faire ermite quand je serai vieux. Si, par hasard, il m'arrive de mourir jeune, ma foi, vogue la galère !

Je me soucie médiocrement de la politique, mais il serait fastidieux de prétendre que je n'aime pas les honneurs et les dignités bien payantes.

Quoique j'aie mon petit grain d'ambition, cependant, je dois avouer, avec ma candeur ordinaire, que si je me suis résigné à devenir Sénateur, c'est par pur dévouement pour mon pays, que j'aime comme mon prochain. J'admire énormément mon honorable confrère qui vient de s'exprimer si gaillardement.—Vive le libéralisme !

*
**

Le National :—Autant j'aime la gaudriole, autant je déteste le fanatisme et la superstition qui avilissent mes compatriotes.

Croire à l'Église serait indigne d'un homme de mon importance, qui a figuré à *Exeter Hall*.

Comme mon maître Voltaire, je désire "écraser l'infâme."

Aussi, salir la sacristie, exéquer la curie romaine, diffamer l'éducation cléricale, profaner le cimetière, tel est mon plus agréable passe-temps. Mon idéal, c'est Bismarck ; ma bête noire, le Pape.

Néanmoins, si je méprise le clocher, j'aime le be-deau ; mais je déteste l'Évêque qui ose le protéger et faire élever son fils ; c'est dégradant. Bref, boire et manger, blasphémer et détruire tout ce que nos pères ont aimé ; telle est mon ambition.—Vive mon Institut !

..

Le Bien-Public :—Je ne suis pas encore de cette force, mais ça viendra, peut-être. Pour produire une telle sonorité, il faut avoir tenu la corde de la grosse cloche. J'ai le regret de dire que j'ai été privé de cet avantage, et j'avoue mon infériorité. Tout le monde n'est pas né la cloche à la main.

Cependant, je puis me féliciter d'avoir appris mon métier en haut lieu, sous un patron muni d'un diplôme exceptionnel, bien qu'il ait dépensé son latin en pure perte à m'initier aux secrets de son art. Celui qui a dit : "Chassez le naturel par la porte, il rentrera par la fenêtre," a dit une fameuse vérité ; de là vient que j'ai appris du premier coup la *credo* et la maxime du *Journal de Québec* ; ça me va naturellement.

On me reproche d'avoir de l'aptitude pour écouter aux portes et regarder par le trou de la serrure ; faut-il être fastidieux au point de me reprocher cette peccadille ! Est-ce ma faute, à moi, si j'ai l'œil vif et les

oreilles longues ? Pendant mon apprentissage, mon patron se montrait plus libéral, et ne m'en faisait aucun reproche. On dit aussi que j'ai un beau nom ; c'est vrai, mais c'est tout ; le reste ne vaut pas le diable.

Il y a pourtant un pieux journal qui se plaisait à me citer fréquemment ; ça me faisait rire. Il chante sur un autre ton maintenant ; j'en ris encore.

Ce n'est qu'une volte-face de plus, et ce ne sera pas la dernière.

Vous n'ignorez pas, Hon. confrères, que le grand journal dont la *Minerve* vient de secouer la poussière, m'a toujours considéré comme son fils ; un fils unique, s'il vous plaît !

Aussi, depuis plusieurs mois, dans chacun de ses numéros, il ne manque pas de m'adresser des leçons paternelles qui brillent plus par la longueur que par l'unction.

C'est assurément remplir le devoir d'un bon père, et il faut bien avouer qu'il s'en acquitte en conscience.

Hélas ! faut-il le dire ? le fils, qui a grandi, regimbe bien un peu sous la férule paternelle. L'ingrat ! il donne pour excuse que la remontrance est démesurément prolix, monotone, soporifique, et de plus en mauvais français.

En revanche, elle renferme une infinité de choses ineffables qui amusent le fils, et d'autres en sus, voir même le "petit cercle des irréconciliables," qui ignorent avec qui se réconcilier.

Voici une de ces ineffabilités, que je cueille entre mille.

Vous sentirez bien vite le parfum de modestie qui s'en échappe, et dont le pieux journal est tout imprégné. Attention ! s'il vous plaît :—*Se hâter lentement,*

mais frapper juste, c'est la pratique du grand journal (sic). (1)

N'est-elle pas charmante, cette naïve outrecuidance ?

C'est, sans doute, à l'aide de cette "pratique," qu'au mois d'août dernier, l'esprit frappeur qui inspire le grand journal offrait hardiment à Québec de lui fournir des Ministres "à la douzaine;" et qu'après avoir présenté sa liste où figuraient Jetté, Marchand et Cie, il pouvait ajouter cavalièrement : " *Nous en passons, et des meilleurs.*"

Pendant mon apprentissage, j'admirais déjà beaucoup la modestie et le savoir-faire de mon incomparable patron; mais, je me plais à reconnaître qu'il a fait d'immenses progrès depuis que j'ai quitté sa boutique pour travailler à mon propre compte.

Attendez-vous à quelque grande surprise, maintenant qu'il travaille à "la composition" de son parti national.

Bien sûr, il prépare un coup d'Etat dont il sera autant parlé que de son dernier *fiasco* politique, et peut-être davantage. Après tout, c'est l'affaire du parti conservateur qu'il voudrait escamoter à son profit; car, à tout prendre, il fait la nôtre admirablement, à nous les libéraux. Qui vivra, verra.

Voici une seconde ineffabilité, qui devient grotesque à force d'être monotone.

Depuis longtemps, chaque numéro du grand journal, fabriquant de la nouvelle "composition" nationale, contient un long article sur le *Bien-Public*, sans parler de plusieurs petits entrefilets où figure encore le *Bien-Public*.

A chaque colonne, vous lisez:—le *Bien-Public* dit

(1) Numéro du 24 avril.

ceci, le *Bien-Public* dit cela ; le *Bien-Public* répond ceci, le *Bien-Public* répond cela ; le *Bien-Public* demande ceci, le *Bien-Public* demande cela ; le *Bien-Public* annonce ceci, le *Bien-Public* annonce cela ; le *Bien-Public* se trompe ; le *Bien-Public* ne comprend pas ; bref, on ferait une très-longue colonne rien qu'avec ces deux mots le *Bien-Public*, dont le grand journal est orné comme d'une belle mosaïque.

Ce remplissage intéressant fait beaucoup d'honneur, assurément, au *Bien-Public*, et j'y suis on ne peut plus sensible.

Or, qu'en conclure ? c'est que je dois être fort bien, ayant ainsi l'honneur de faire si grande figure dans le pieux journal. Pareillement, je dois être fort public, ayant l'avantage de remplir les colonnes du grand journal. Grand merci, cher patron.

Avouez, cependant, que c'est un moyen ingénieux de faire un peu de réclame, et d'attirer les chalands autour de votre robinet d'eau tiède.

Prenez garde, toutefois, d'en abuser ; vous pourriez vous compromettre en me mettant trop en évidence.

Voyez-vous, si je ne connais pas l'ancien Monde, je connais fort bien le Nouveau. Etant le Bien, je ne puis aimer le Monde. Etant le Public, je sais ce qui s'y passe.

Or, au besoin, je pourrais raconter que le Monde dit beaucoup de sottises, et qu'il n'en fait pas moins.

Je pourrais prouver que la somme totale des fadaïses, des folles conceptions, des idées extravagantes, des prétentions, des vanteries fanfaronnes, des revirements politiques, bref, d'une infinité de défauts et d'erreurs qu'il serait ennuyeux d'énumérer,—l'emporte énormément sur la somme des choses justes et profitables. C'est pourquoi j'estime qu'il convient de renoncer au Monde, pour s'attacher au Bien.

De plus, la prudence exige que l'on se défie de toute nouveauté, en fait de doctrine, même politique.

Être Nouveau n'est pas toujours être meilleur ; surtout quand le vieil esprit du Monde se fait Nouveau pour mieux tromper le Public, et le détourner du Bien. Ne sait-on pas que le Monde raffole du Nouveau, et redoute le Bien ?

En vérité, je suis tout confus, moi à peine sorti d'apprentissage, d'avoir l'air d'enseigner à mon pieux et savant patron, que l'amour du Bien doit engager le Public à fuir le Monde, à redouter le Nouveau, et à n'avoir aucune confiance dans ses enseignements et ses promesses fallacieuses. Peu importe que ce Monde soit le Nouveau ; n'est-il pas toujours trompeur, et par là toujours à craindre ?

Je pourrais facilement m'étendre davantage sur ce sujet instructif, et faire ressortir avec plus de force les contrastes qui existent entre le Monde et le Bien, de même qu'entre le Nouveau et le Public.

Je pourrais insister aussi sur certaines graves recommandations relativement au Monde ; mais, à quoi bon ? N'ai-je pas déjà suffisamment démontré comment et pourquoi le Bien ne saurait fraterniser avec le Monde, et combien le Nouveau peut offrir de pièges dangereux au Public ?

Heureusement, j'en suis sorti, et je m'en félicite. Car, en quittant ce faux Monde, Nouveau par le nom, mais ancien par l'erreur, j'ai trouvé le vrai Bien qui éclaire le Public.

Voilà, cher patron, une autre mosaïque, confectionnée dans l'atelier de votre ex-apprenti. J'ose la mettre à votre disposition. Si vous daignez l'exhiber avec le même soin que vous mettez à parader le *Bien-Public*, je n'hésite pas à vous prédire que votre boutique de-

viendra achalandée; à la satisfaction du Public, et au profit du Bien.

Le *Bien-Public* n'a guère l'habitude de prêcher; c'est même son coup d'essai.

S'est-il exprimé assez clairement ?

Il n'ose s'en flatter; mais il l'espère.

Le tout, néanmoins, humblement soumis.

N'importe, vive le Progrès !

*
*

Le *Franc-Parleur* :—J'en aurais long à dire; mais outre que la *Minerve* a fort bien exprimé une grande partie de ce que je pourrais dire moi-même, je dois respecter l'engagement que j'ai pris. D'ailleurs, j'ai hâte d'entendre notre illustre Président. Je me bornerai donc à dire, avec le grand poète de la belle France :—
“ Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.”—Vive Pie IX-Roi !

Avant de m'asseoir, je propose que l'on accorde au Président le privilège de parler aussi longuement qu'il jugera à propos. (Accordé, *nemo con.*)

*
*

LE PRÉSIDENT. (1)

Honorables confrères.—Je commence par vous remercier de la faveur, aussi inattendue que peu méritée, qu'il vous a plu de me faire en me nommant votre Président. Agréiez aussi mes remerciements pour le privilège exceptionnel que vous venez de m'accorder. C'est beaucoup d'honneur à la fois; vous me comblez, vraiment. Je vais tâcher de m'en rendre le moins indigne possible.

(1) Ici, chacun redouble d'attention. Un profond silence règne, tant l'on est curieux d'entendre cet homme si justement célèbre.

Votre confiance provoque la mienne ; vous allez en juger.

La modestie m'interdit de parler du grand journal auquel j'ai l'honneur d'appartenir. Pareillement, une prudente réserve me défend de vous entretenir du rôle excessivement remarquable que ce journal a joué depuis qu'il a si énergiquement dénoncé Sir G. Cartier comme " *traître à la patrie.*"

Cependant, la reconnaissance me fait un devoir de vous annoncer, confidentiellement, que j'ai été élevé dernièrement à la dignité de *Tabou*.

Comme vous ne l'ignorez pas, sans doute, ce nom signifie sacré, inviolable.

Les missionnaires nous apprennent que c'est une coutume, parmi les peuplades de l'Océanie, de donner ce nom à certains objets désignés par le grand chef.

Quand un objet a été déclaré *Tabou*, il devient inviolable, et le grand chef seul a le droit d'y toucher.

Malheur au téméraire qui ose violer cette loi, fût-il de la famille du grand chef lui-même !

J'ai donc été déclaré *Tabou*.

Pourquoi et comment ? demandez-vous ; c'est ce qu'il ne m'est pas permis de vous révéler, au moins pour le présent.

Cependant, honorables confrères, si la modestie et une prudente réserve m'empêchent de vous parler de moi-même autant que je le désirerais, pour vous complaire, elles ne me défendent pas de parler des autres, avec d'autant plus d'aisance qu'étant devenu *Tabou*, personne ne peut me toucher impunément, eût-il cent fois raison ; faveur plus avantageuse qu'honorable, je l'avoue.

Vous désirez savoir, me dit le Secrétaire, ce que je pense de chacun de vous ; c'est une louable curiosité, et

je m'empresse de la satisfaire dans une mesure convenable.

∴

J'estime le *Courrier du Canada*. Je crois qu'il est animé de bonnes intentions, et qu'ordinairement ses appréciations sont justes et profitables. Toutefois, sa rédaction laisse à désirer, et son style pourrait être plus châtié et plus correct.

Il a trébuché au sujet d'un certain bal masqué, mais que voulez-vous ? *quandoque bonus dormitat Homerus*. D'ailleurs, il a reçu une leçon suffisante sur son erreur, et sur la persistance qu'il y a mise.

Mais, passons sur ce péché de jeunesse. Si la modestie le permettait, je l'inviterais à se former sur l'incomparable journal auquel j'ai l'honneur d'appartenir. Pour cela il lui faudrait étudier l'art de transiger à-propos, comme aussi la science si utile de la volte-face et de la dissimulation. C'est une branche de la diplomatie indispensable à tout bon journaliste. Il y réfléchira, je l'espère.

∴

J'admire l'austère vertu du *Journal des Trois-Rivières*, mais j'estime qu'il ne convient pas de l'imiter. Son inflexible sincérité l'éloigne trop de l'esprit de conciliation qui convient aux idées modernes. Aussi, pour l'aimer un peu plus, il me faudrait le craindre un peu moins. A l'aide de mes principes réflexes, je me suis convaincu qu'il n'est pas expédient de chercher à s'élever sur de telles hauteurs. La politique moderne suit l'école du positivisme et fait peu de cas de l'école catholique, qui introduit partout les principes religieux, même en politique. Il faut être de son temps, savoir se prêter aux circonstances, et cultiver la science de l'opportuni-

té, en quoi ce journal pêche essentiellement.

Personne ne pourra me faire avouer que j'en suis un peu jaloux, ni que j'envie la faveur exceptionnelle dont il jouit partout. Vous devez comprendre que la diplomatie me fait un devoir de l'en féliciter de la meilleure grâce possible. Je le ferai peut-être, mais avec la réserve et la sage discrétion qui conviennent au savant journal auquel j'ai l'honneur d'appartenir.

On dit que la rédaction du *Journal des Trois-Rivières* est bien supérieure à celle de mon journal; je ne dis ni oui, ni non; car il me faudrait faire certaines réserves, et j'estime qu'il est plus prudent de m'en abstenir et de m'en tenir là.

..

Je sais apprécier la longue expérience et la sagesse de la *Minerve*, et je confesse que je suis tout ébahi de son humble aveu. Avouer que l'on s'est trompé, est une belle chose. C'est singulier, jamais cela ne m'est arrivé ! Dois-je en conclure que je ne me trompe jamais, ou faut-il admettre que la *Minerve* est plus généreuse que moi ? Eh bien ! quand j'aurai des torts, ce qui n'est guère probable, je ferai un effort pour l'imiter.

J'ai écouté avec le plus vif intérêt tout ce que la *Minerve* a dit dans sa petite revue rétrospective, et je plains le pauvre journal dont elle a si bien décrit le triste rôle. Mais, comme elle n'a pas jugé convenable de le faire connaître, je me donnerai bien de garde de chercher à pénétrer ce secret.

Chose singulière ! jusqu'à cette heure, je n'avais pas même soupçonné l'existence du ridicule parti qu'elle vient de tancer si vertement. Je la félicite de sa pénétration, comme aussi de sa discrète modération ; et je m'estime heureux de saisir cette occasion pour recon-

naitre que la *Minerve* a rendu et rend encore les plus éminents services à la cause nationale et religieuse.

Je sais que l'on m'a accusé d'avoir cherché à la supplanter, ou du moins à affaiblir sa grande influence.

J'ai cru prudent de passer sous silence cette accusation. Était-ce une calomnie, ou une médisance, ou une simple erreur ? Chacun pourra en penser ce qu'il voudra, peu m'importe. J'ai pourtant dit et fait dire assez souvent que je ne me mêle pas de politique. Je me contente de défendre les principes, sans m'abaisser aux vaines disputes des divers partis.

Je prie mes honorables confrères d'en prendre note, et la *Minerve* plus spécialement. Qu'elle veuille bien croire que je fais les vœux les plus sincères pour qu'une constante prospérité couronne ses efforts patriotiques.

Je serai toujours pour elle un ami aussi franc et dévoué que par le passé ; elle peut y compter.

Ne lui en ai-je pas donné récemment une preuve éclatante, par mes insinuations délicates sur les "irréconciliables," qui pourraient peut-être l'induire dans une "grave erreur" ?

Je suis heureux de savoir qu'elle m'a compris, et qu'elle a su pénétrer les motifs qui m'ont engagé à lancer ce lumineux article du 8 avril, si digne du grand organe que j'ai l'honneur de représenter en ce moment.

Que la *Minerve* s'assure que je lui porte le plus vif intérêt, et que je continuerai à lui en donner des marques frappantes. Bref, ce sera absolument comme par le passé. Encore une fois, elle peut y compter.

Elle voudra bien, cependant, me permettre de défendre le principal directeur du grand journal que l'on critique si sévèrement. Vivant dans son intimité, je puis dire que j'ai conçu pour lui la plus haute estime, et que je l'aime comme moi-même.

Croyez-moi, Hon. confrères, si vous aviez l'avantage de le connaître comme moi, vous cesseriez vos plaintes et vos critiques contre cet homme si estimable, et contre le journal dont il est l'âme. Il peut bien, peut-être, se tromper quelquefois ; mais soyez persuadés qu'il n'y entend pas malice.

Personne n'est plus innocent que lui ; jugez-en par ce que je vais vous dire. Tous les jours, il se rend à son bureau, où il passe régulièrement trois ou quatre heures, sans désespérer.

Vous vous imaginez, peut-être, qu'il s'épuise à composer ces fameux articles que vous avez le malheur de ne pas apprécier à leur juste valeur.

Détrompez-vous, je vous prie ; car ce serait une erreur, et même une injustice. Par exemple, l'article intitulé les "irréconciliables," n'est pas de lui, bien que revêtu de son *imprimatur*.

Je puis vous assurer qu'il n'écrit presque rien lui-même, sur aucune question, politique ou religieuse.

Bien plus, il ignore ordinairement ce qui paraît dans le journal, sauf quand il se donne la peine de le lire, ce qu'il ne fait pas toujours.

Il ne songe même pas à contrôler les nouvelles religieuses qui, ce semble, devraient l'intéresser particulièrement.

Je pourrais vous en citer mille exemples, au besoin. Ainsi, tout récemment, le compte-rendu du sacre de l'Evêque de Kingston, où l'on fait célébrer la Grand' Messe par un simple prêtre, et non par l'Archevêque consécrateur ;—celui de l'ouverture du Mois de Marie, où l'on dit que la cérémonie se fit dans l'Eglise de Notre-Dame, au lieu de la chapelle de Bonsecours ;—enfin, celui de la remise du *Pallium* à Mgr Williams, Arche-

vêque de Boston, où l'on dit que c'est à Mgr Woods, de Philadelphie, qu'il fut remis.

Une dernière erreur, pour en finir.

Le 28 mai, dans l'édition du soir, il annonce que feu M. Aubry, mort à Ste-Thérèse, sera enterré à St-Hyacinthe !

D'où viennent tant de bévues, si souvent répétées qu'on cesse de s'en étonner ?

Mais, direz-vous : toutes ces erreurs ne tirent pas à conséquence. Peut-être ; mais ce journal devrait au moins rapporter correctement les nouvelles religieuses c'est le moins que l'on puisse exiger de lui, je l'avoue.

J'entends dire quelquefois :—Si son principal directeur ne se mêle pas de politique, comme on le prétend ; s'il ne surveille même pas les faits divers religieux, que fait-il donc ? quel est donc son vrai rôle dans ce journal dont il est l'âme ?

Je vais vous le dire, au moins en partie. C'est une erreur de croire qu'il ne se "mêle pas de politique" ; il s'en mêle beaucoup, au contraire, quoiqu'il écrive peu, et rarement. Mais il ne me convient pas de vous apprendre comment il impose ses idées à ceux qui rédigent les articles politiques. J'aime mieux vous parler de son rôle apparent, et de son occupation principale, au bureau du journal. Ce rôle, quasi exclusif, consiste à présider un espèce de club, qui se tient au bureau, à peu près chaque fois qu'il s'y trouve lui-même.

C'est là qu'il faut le voir et l'entendre, pour pouvoir l'apprécier !

Ce club est un terrain neutre, où tous les partis se rencontrent, hormis le "petit cercle des irréconciliables," qui est rigoureusement exclus, et pour causes.

Dans ce club, on cause, on rit, on babille, on fume on péroré, on discute, on dispute, on fait et défait les

Ministres, on nomme les Députés, on les loue, on les blâme, on prépare les élections, on fait, défait, refait, contrefait les programmes politiques; enfin, après avoir fait le possible et l'impossible, on songe au dîner, et chacun se retire avec son petit bonheur. Mais, nul n'est plus satisfait de lui-même que notre ami l'habile diplomate, Président-né de ces réunions innocentes.

Fort bien, direz-vous; mais de tout cela que résulte-t-il?

—Ah! c'est là le *tu autem*.

Les uns pensent que le savant Président de ce club possède l'art d'y faire prévaloir ses idées, et qu'il exerce par là une influence politique telle quelle. C'est, du moins, l'opinion du Président lui-même.

D'autres disent que tout ce parlage du club s'en va s'évaporant avec la fumée du mauvais tabac que l'on y fume.

D'autres, enfin, prétendent que les clubistes se soucient des idées de leur Président comme de l'an quarante; et qu'en réalité les ficelles sont tirées par d'autres que ce digne homme, bien qu'il ait l'innocente gloire de croire qu'il dirige tout.

Quant à moi, l'affection que je ressens pour mon ami, ne me permet pas de faire connaître ma propre opinion; ce serait trahir sa confiance en moi.

Au reste, j'ai voulu seulement défendre cet homme si distingué, et j'ose me flatter de l'avoir fait à votre satisfaction. Cessez donc de croire qu'il se mêle activement de la rédaction du grand journal.

Sans doute, il suggère, il inspire surtout certains articles politiques; il va même jusqu'à imposer ses propres idées à ceux qui tiennent la plume; mais c'est là tout.

C'est bien le moins qu'un homme jouissant de l'impunité, puisse faire un peu à sa tête.

Quant à moi, j'estime qu'il use modérément du pouvoir absolu, et qu'on devrait lui en savoir gré.

Voilà ce que j'avais à dire en faveur de mon digne ami, qui sera content de moi, je l'espère.

On a remarqué aussi que mon journal n'a point parlé de la brochure *Contre-poison* qui réfute les grossières impiétés d'un prêtre apostat. Tous les journaux conservateurs l'ont annoncée, et plusieurs en ont parlé avec éloge. Seul mon journal a gardé le silence : il ne l'a pas même annoncée. Est-ce parce qu'elle sort des ateliers du *Franc-Parleur* ? Est-ce parce que l'auteur est un des collaborateurs de ce journal ? Les petites rancunes, une mesquine jalousie en sont-elles la cause ?

Je ne sais vraiment qu'en penser, ni quelle excuse en donner. Mais, j'en causerai avec mon savant ami qui, j'en suis sûr, ne sera pas aussi en peine que moi. A la prochaine occasion, peut-être serai-je plus en mesure de vous satisfaire, en supposant que mon ami le sache lui-même. Car le journal dit bien des choses, et il en omet bien d'autres à l'insu de son *Président*, comme je vous l'ai déjà fait remarquer ; par la raison que *de minimis non curat prætor*.

Qui peut l'en blâmer ? toute son attention n'est-elle pas absorbée par sa "composition" nationale ?

..

Le Canadien me plaît. Ses oscillations libérales ont leur bon côté ; c'est un peu mon genre. Peut-être est-il un peu trop faible en diplomatie, et un peu trop fort en feuilletons. Mais, il me paraît susceptible de se former, surtout s'il peut se résigner à me lire assidûment. Je l'invite à y penser.

Je tolère le *Journal de Québec*, depuis qu'il s'est déclaré contre le gouvernement corrompu de Sir George.

On l'accuse d'ambition et d'inconstance; peut-être, en effet, est-il répréhensible sous ce rapport. Mais, comme il connaît son monde, et qu'il a bec et ongles, je crois prudent d'inviter quelqu'autre, moins discret que moi, à lui faire les remontrances convenables. Prudence donc.

∴

J'excuse l'inexpérience et la fougue du jeune *Bien-Public*. Il a été mon élève, et je lui sais gré de la reconnaissance qu'il m'en témoigne, à l'occasion. Depuis peu, nous paraissions différer sur la politique; mais au fond nous sommes d'accord, et nous nous entendons ensemble comme larrons en foire.

Il n'aime point le parti conservateur, ni moi non plus. Il rêve un autre ordre de choses, et moi aussi.

Nous différons un peu quant au mode, mais nous nous rencontrons pour le fond. Si nous avons l'air de nous brouiller, ce n'est que pour la forme.

Nous finirons bien par travailler de concert à la "composition" du nouveau parti national, que j'espère bien réussir à fonder prochainement.

Je dois dire que j'ai été aussi enchanté que surpris des sages réflexions que le *Bien-Public* vient de faire sur l'importance de s'attacher au bien, et de se défier du monde.

J'avoue que je ne lui soupçonnais pas tant de vertu, ni une si profonde sagesse.

Je dois dire, cependant, que je ne saisis pas bien l'apropos de cette belle philosophie sur le monde et sur le bien. Ça m'a l'air d'un hors-d'œuvre. Un journal politique ne devrait pas ambitionner de monter ainsi

dans la chaire de vérité. La tribune aux harangues doit lui suffire.

Sans doute, le *Bien-Public* m'a édifié; mais, n'empêche que ce n'était pas le lieu, ni le moment, de prêcher contre le monde, en faveur du bien.

Je n'ai pas compris ce qu'il a voulu dire sur les mosaïques; mais, peu importe. L'essentiel est qu'il se soit montré vertueux et reconnaissant.

Quant aux petites vivacités qui lui échappent quelquefois, n'en parlons pas. Ne faut-il pas que jeunesse se passe! Patience donc. (1)

..

Je ne puis m'empêcher de rire, sous cape, des pasquinades extravagantes de l'*Événement*. Certaines raisons diplomatiques m'ont porté à le ménager, peut-être un peu trop; mais je sais que c'est en partie pour cela que l'on s'est occupé de le satisfaire.

Enfin, je tiens à ce qu'il ne se moque pas de ma nouvelle dignité; car, dans le nouveau monde comme dans l'ancien, on redoute la critique et l'on s'efforce de l'étouffer quand on ne sait pas s'en défendre.—Tolérance, donc.

..

Quant au *National*, où je compte plusieurs amis dévoués, une prudente réserve me force à fermer les yeux

(1) Le jeu des physionomies offrait une étude intéressante à faire, pendant que le Président débitait ce discours, avec un sang-froid imperturbable et la gravité d'un Caton. La droite paraissait partagée entre deux sentiments; l'étonnement causé par une si incroyable naïveté, et l'admiration pour cette profonde dissimulation, digne d'un diplomate consommé.

La gauche souriait d'un air narquois, ayant l'air de soupçonner qu'il pouvait bien y avoir anguille sous roche.

Tous admiraient leur Président, qui savait se tirer d'affaire si habilement, et si bien pratiquer l'art diplomatique dont il avait parlé précédemment.

sur ses agissements. Au reste, j'ai quelque droit à sa reconnaissance, et j'y compte.—Espérance, donc.

*
**

Enfin, me voici arrivé à ce petit journal le *Franc-Parleur*.

[Ici le Président est pris soudainement d'un violent accès de toux. On lui fait boire un verre d'eau sucrée, et peu à peu il se remet.]

Pardon, honorables confrères, dit-il ; c'est, sans doute, un courant d'air qui a provoqué cet accès de toux ; mais me voilà remis, et je poursuis.

Le devoir de ma charge et une stricte impartialité m'obligent à confesser que je n'aime point ce journal.

J'ai même travaillé, par moi-même et par mes amis, à le faire disparaître, et pour causes. Je dois avouer, cependant, que je n'ai pas osé le combattre ouvertement et à armes égales ; c'eût été contraire à la prudence et à la diplomatie, mais j'ai eu recours à..... Je m'arrête à temps ; dans ma naïve candeur, j'allais révéler mon jeu diplomatique. Peu importe les moyens employés ; il suffit que vous sachiez que je n'ai rien négligé pour vous rendre ce service ; car c'est uniquement dans l'intérêt général de la presse que j'ai travaillé, quoique sans succès, veuillez le croire. J'avoue que j'éprouve pour ce journal une antipathie insurmontable. Sa franchise impitoyable m'agace les nerfs ; parfois elle devient redoutable.

N'a-t-il pas osé..... mais je m'arrête encore ; l'indignation ne saurait me faire sortir de ma prudente réserve. Bref, c'est un rustre du moyen âge, et qui ne paraît pas se douter que le monde a marché.

On dit qu'il ne manque pas de bonnes qualités, et que souvent elles jettent un vif éclat ; peut-être ; mais

ne pouvant ni les éclipser ni les mépriser, j'ai pris le parti de les ignorer.

Au reste, comme ce petit journal ne traite que des questions de haute volée ; comme, de plus, il n'a pas l'ambition de défaire les Ministères, et qu'il ne se vante pas de pouvoir en faire à *la douzaine*, je n'ai pas à m'en occuper, et je ne m'en occupe pas, comme vous voyez, c'est bien assez de s'en préoccuper.—Donc, je l'ignore. Veuillez en faire autant, et ne pas me causer le déplaisir de le citer, comme quelques journaux ont osé faire, quoiqu'ils n'ignorent pas mes sentiments.

En terminant, honorables confrères, souffrez que je vous donne un conseil. En vérité, je ne sais ce qui me porte à vous parler si ouvertement. J'avoue qu'une force secrète, irrésistible, me presse de le faire. C'est ainsi que jadis Balaam prophétisait malgré lui. Donc, il y a trois choses que vous devez éviter soigneusement :

1° Se faire craindre ;—on devient audacieux, injuste, obstiné.

2° Se faire haïr ;—on devient soupçonneux, craintif, rancuneux.

3° Se faire mépriser ;—on devient servile, vindicatif, ridicule.

J'ai passé par ces différents états, et je sais ce qu'il en coûte.

Le premier n'a guère existé que dans mon imagination ; si peu qu'il ait duré, cependant, ce fut mon plus beau temps.

Le second m'a rudement secoué ; j'ai même failli être emporté. J'ai vu le jour où j'étais à deux doigts de ma ruine totale, et j'en serais mort, en effet, n'était un protecteur puissant qui vint fréquemment à mon secours. Ce fut assurément très-généreux de sa part, car

il eut beaucoup à en souffrir lui-même, et il en souffre encore.

Quoi qu'il en soit, c'est lui qui me soutient, quoiqu'il sache combien je suis impopulaire. Le jour où cette protection me fera défaut, je pourrai soupirer cette lamentation :—

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs.
Je meurs ! et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

7 Enfin, le troisième s'est répandu sur moi graduellement, et a fini par m'envahir de toutes parts ; comme l'huile à brûler qui tombe sur un vêtement précieux et imprime une tache qu'il est impossible de jamais faire disparaître entièrement.

Je sais aujourd'hui ce qu'il eût fallu faire pour échapper à ces dangereux écueils, contre lesquels ma pauvre barque s'est si souvent heurtée qu'elle fait eau de toute part, et qu'elle ne peut se maintenir à flot qu'en faisant jouer ses pompes jour et nuit.

Que n'ai-je écouté les représentations de mes amis ! mais, hélas ! je n'écoutais que ma présomption et mon obstination. Puissiez-vous profiter de mon exemple, et travailler à vous faire respecter, aimer et estimer ! c'est à quoi je n'ai jamais pu réussir, par ma faute. Croyez-moi, cela est beaucoup plus honorable et plus agréable que de se faire déclarer *Tabou*,—mais c'est assez parler de moi ; cependant je me sens pressé de....

.....

III.

LE MONOLOGUE.

Le Président fait ici une longue pause ; il semble lutter intérieurement avec lui-même, et paraît accablé de tristesse. Bientôt il est absorbé par quelque pensée

pénible qui le domine, et, sans se douter qu'on puisse l'entendre, il murmure ces paroles, entrecoupées de profonds soupirs :—

“ Chose étrange, que mes erreurs politiques me frappent si vivement en ce moment ! Oui, je suis forcé de le reconnaître ; j'ai été injuste en dénonçant Sir George comme traître à son pays. Et pourquoi ? Était-ce pour la question Manitoba-Brunswick ? je l'ai prétendu ; mais la vérité est que ce n'était qu'un prétexte spécieux. La *Minerve* a donné la vraie raison ; et là, encore, j'ai eu tort ; car, après tout, la question sulpicienne n'était pas une question politique. De plus, elle n'était pas aussi claire que je l'ai prétendu. N'a-t-il pas fallu dix ans pour la régler à Rome ?

“ Avec un peu de patience, le ministère conservateur aurait réglé la question politique d'une manière satisfaisante.

“ Quelle corruption effrénée ; quelle fourberie ; quelles criantes injustices commises à ce sujet par le ministère rouge-grit ! et quel triste résultat ! En quoi ma désertion du parti conservateur, et mon alliance avec les rouges-grits, ont-elles été avantageuses à notre nationalité et à la cause religieuse ? N'ai-je pas, par là, gravement compromis l'une, et affaibli l'autre ?—Je me suis donc fait duper sottement, en me laissant attirer dans le parti rouge-grit. N'ai-je pas été victime de mon entêtement, en persistant dans cette fausse politique, malgré les représentations d'amis plus éclairés que moi, et assurément plus attachés aux intérêts véritables de notre nationalité ? N'ai-je pas été le jouet ridicule des rouges-grits, qui se sont servis de moi dans les élections, et qui au-

“ jourd’hui se moquent de mes représentations, et m’ac-
“ cablent de leurs dédains ?

“ N’ai-je pas fait un mal irréparable à la cause reli-
“ gieuse, comme à la cause nationale ? Qu’y ai-je ga-
“ gné, si ce n’est l’indignation de tous les conservateurs
“ et le mépris des honnêtes gens ?

“ En effet, n’ai-je pas contribué, plus que qui ce soit,
“ à semer la division parmi les conservateurs en faisant
“ une guerre aussi insensée qu’injuste au Ministère et
“ à ses organes ?

“ N’ai-je pas été entraîné, dans mon aveugle passion,
“ à favoriser ouvertement les ennemis de la cause na-
“ tionale et religieuse, en m’appuyant sur eux pour ré-
“ ussir plus facilement à renverser Sir George, sans
“ m’inquiéter des conséquences funestes de sa chute ?

“ La *Minerve* n’a-t-elle pas dit l’exacte vérité, dans sa
“ revue rétrospective, et dans la peinture qu’elle a faite
“ de la triste position dans laquelle nous sommes par
“ suite de nos divisions intestines, *quorum pars magna*
“ *fui* ?

“ N’est-il pas vrai qu’en tout temps, tous les amis de
“ l’ordre et de notre nationalité, et à leur tête les évê-
“ ques et le clergé de la Province, furent opposés à ma
“ politique, dont les conséquences ont été si fâcheuses ?
“ Eh bien ! puisque mes erreurs ont commencé par
“ une injuste accusation et une honteuse défection, ne
“ dois-je pas y mettre fin par une généreuse rétracta-
“ tion ? l’occasion présente n’est-elle pas très-favorable
“ pour rentrer enfin dans le bon chemin ?

“ Qu’est-ce donc qui peut me retenir, si ce n’est un
“ honteux respect humain ? Cette rétractation, quoique
“ tardive, n’est-elle pas ma seule planche de salut ? Oui,
“ je ferai enfin mon devoir, coûte que coûte.”

IV

LA SURPRISE.

Ici le Président agite légèrement la sonnette, pour faire cesser les conversations privées ; puis se levant avec dignité, il dit :—Honorables confrères, j'ai une rétractation à faire. Elle m'est pénible, mais elle m'est commandée par le devoir et par l'honneur. Elle sera courte, mais elle en dira assez, je l'espère. La voici :—Vive Sir George Cartier ! Vive le parti conservateur ! Vive l'union de tous les Canadiens !

A cette triple acclamation, la droite répond par un " tonnerre d'applaudissements."

La gauche fait entendre quelques grognements bientôt comprimés.

Plusieurs s'approchent du Président, et le félicitent chaleureusement.

Celui-ci, tout confus, prononce quelques paroles que je ne puis saisir, et qui provoquent de nouveaux applaudissements.

La gauche s'agite et parle avec aigreur : l'entente cordiale paraît sérieusement compromise. Le Président agite la sonnette, et se dispose à parler encore.....

V

LE RÉVEIL.

Soudain, au milieu de cette bruyante agitation, je me réveille en sursaut, et je me retrouve mollement étendu sur mon fauteuil, près du feu. Hélas, toute cette séance, si dramatique, n'était qu'un beau rêve !

N'importe, je ne regrette pas ce long cauchemar.

Mon seul regret, c'est que le Secrétaire ait appelé le Président, au lieu de désigner le journal, comme il avait fait pour les autres. Et dire que je me suis réveillé juste au moment où j'allais prendre des informations ! C'est d'autant plus contrariant, que je crois aux rêves, au moins à certains rêves. Aussi, comme mon imagination va trotter pour aller à la découverte de ce pauvre *Tabou* ! Qui sait, après tout, s'il n'existe pas ailleurs qu'en rêve ?

VI

LA RECHERCHE.

J'en étais là de mes réflexions, quand un ami intime entra dans ma chambre.—Qu'avez-vous donc, dit-il, vous paraissez bien préoccupé ?

Je le crois bien, fis-je piteusement, on le serait à moins. Et me voilà lui racontant mon rêve, sans y rien omettre.

— Qu'en pensez-vous, lui dis-je ?

— Ce que j'en pense ? c'est assurément un rêve fort étrange. On dirait, vraiment, que toute cette scène a été imaginée à plaisir, et que si vous avez rêvé, c'était les yeux ouverts.

—Allons, mon ami, soyez raisonnable. Je vous dis que j'ai rêvé ; que je crois à mon rêve ; et que dès demain, je vais me mettre à la recherche du *Tabou*. Voulez-vous m'aider ?

— Je le veux bien, mais convenons d'une chose ; vous chercherez de votre côté, et moi du mien ; et le premier qui croira l'avoir trouvé, en avertira l'autre. Est-ce convenu ?

—Oui, oui. Ah ! que vous me faites plaisir !—En attendant, gardons notre secret, et usons d'une pru-

dente réserve, comme disait ce pauvre *Tabou*. Sur ce, nous nous séparâmes.

Eh bien ! ami lecteur, croirez-vous que depuis ce jour, j'ai visité tous les bureaux où l'on fait gémir la presse, dans plusieurs villes de notre Province, et que partout l'on s'est moqué de moi, agréablement si vous voulez, mais enfin personne n'a pris la chose au sérieux, et le tout a été tourné en badinage !

Partout je fus bien reçu ; partout l'on s'amusa beaucoup de mon rêve, et tout se passa agréablement.

Aussi, quel ne fut pas mon étonnement d'être fort mal accueilli dans le dernier bureau que je visitai ! Non-seulement on me fit les gros yeux, on ne daigna pas me faire un mot de réponse, ni même me rendre mon salut, mais on me planta là, en me tournant le dos. Dira qui pourra quel était ce personnage ; tout ce que j'en puis dire, c'est que, comme le *Messager du Mans*, il était

Trapu, courtaud, mais bien pris dans sa taille.

Tout de même, j'avais la puce à l'oreille en sortant de l'autre de ce cerbère ; certains soupçons me traversèrent l'esprit un moment. Mais non, me dis-je, ce bonhomme-là, avec son mauvais comportement, ne ressemble pas au *Tabou* de mon rêve. Il avait l'air si comme il faut ! il était si poli, si affable ! il a fait une si généreuse rétractation !—N'importe, ne décidons rien encore ; j'en causerai avec mon ami. Au fait, j'ai hâte de savoir où il en est de sa recherche, et s'il aura été plus heureux que moi. Je vais chez lui de ce pas.

Le lendemain j'étais de retour dans mon paisible village, bien résolu de planter là maître *Tabou*. J'avais vu mon ami, la veille. Il m'a semblé qu'il ne savait pas trop s'il devait rire ou se fâcher.

— Eh bien ! lui dis-je, après lui avoir raconté mes aventures, où en êtes-vous, vous-même ?

— Parbleu, je n'ai pas lieu de me vanter. Ma recherche ne fut pas longue; j'avais mon idée en vous quittant. J'allai donc tout droit présenter mes compliments au grand homme d'un grand bureau d'un grand journal de grande prétention, dans une grande rue de la grande ville. C'est beaucoup de grandeur pour une si grande médiocrité, n'est-ce pas? Que voulez-vous, il y a certaines gens qui paraissent grands parce qu'ils sont montés sur des échasses.

Je fis donc mon compliment au personnage que je soupçonnais être le vrai *Tabou*. Il m'écouta sans m'interrompre et sans donner aucun signe d'intérêt ou de déplaisir; puis, ayant allumé sa pipe, il me tourna le dos, et se mit à écrire sans plus s'occuper de moi.

J'attendis un peu, croyant qu'il notait quelque chose, dans la crainte de l'oublier; mais, voyant qu'il ne faisait aucune attention à ma présence, je me hasardai à dire:—Eh bien! n'avez-vous donc rien à me répondre? —Aucune réponse; il écrivait toujours, comme si rien n'était. Je revins à la charge une fois, deux fois; rien, pas un mot de réponse. Evidemment, c'était le mot d'ordre; on ne devait rien répondre, ni à vous ni à moi.

Bon, fis-je en me levant, j'en sais assez maintenant, et me voilà fixé sur le fameux rêve; s'il y a un *Tabou* quelque part, il n'est pas à cent lieues d'ici.

Mais *Tabou* ou non, je vous apprendrai, que nous ne sommes pas ici sous le régime du grand chef de l'Océanie. Si vous avez rêvé cela, votre rêve ne vaut pas celui de mon ami; et tenez pour certain que votre réveil ne vaudra pas non plus le sien. Patience; vous me le paierez.

—Voilà toute mon aventure; que faire maintenant?

—Rien autre chose que d'en rire.

Après tout, il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

Nous n'avons pas raison de nous plaindre. Nous racontons un rêve ; on en rit agréablement ; qu'y faire, sinon rire aussi ?

Quant au grand personnage du grand bureau du grand journal, il me paraît plus digne de compassion que de blâme. Il ne rit pas lui ; il prend la chose au sérieux ; il s'en formalise, il devient maussade jusqu'à la grossièreté. Mais, peut-être s'est-il imaginé que nous le prenions pour *Tabou*.

Apparemment que c'est un rôle qui lui déplaît ; de là sa mauvaise humeur. Quant à moi, je trouve qu'il a bien fait de nous tourner le dos, en gardant le silence. Il s'est montré incivil plutôt que de se compromettre en parlant ; c'était prudent, et c'était son droit.

Patience donc, mon ami ; sa mauvaise humeur se dissipera, et il rira un jour d'avoir passé pour *Tabou*. En attendant, laissons-le en paix.

Pour moi, je détale dès aujourd'hui, et je m'en retourne dans mon village, bien résolu de ne plus penser à *Tabou* qu'en rêve.

—Ma foi, mon ami, vous avez raison ; n'en parlons plus. Seulement, je fais mes réserves, dont il n'est pas nécessaire de vous parler en ce moment. Adieu donc ; mais avant de nous séparer, j'ai une faveur à vous demander.

—Elle vous est accordée d'avance, mon bon ami ; qu'est-ce ?

—Désormais, ne rêvez plus, ou du moins ne racontez plus vos rêves.

—*Tu quoque !* Ingrat, qui avez eu la primeur d'un si beau rêve !

LA MORALE.

1° Ne point se préoccuper des rêves.

2° Ne point y croire légèrement, lors même que quelque chose d'analogue se passerait dans la vie réelle.

3° Ne point croire, cependant, qu'il soit malou inopportun d'en parler, quand ils renferment des incidents intéressants et des enseignements profitables, tels, par exemple, que ceux dont on vient de faire la lecture.

FIN.

APPENDICE.

Extraits d'une Lettre Pastorale de S. G. Mgr l'Evêque de Montréal, rappelant les règles à suivre dans les élections.

3 Mai 1875.

VII^{ME} RÈGLE.—QUELS SONT CEUX POUR QUI L'ON DOIT VOTER.

Afin de vous mettre en état de faire de bonnes élections, en choisissant des députés qui, au meilleur de votre connaissance, soient dignes de confiance et capables de bien remplir leur mandat, débarrassez-vous de tous les préjugés créés par l'intérêt, l'esprit de parti et autres mauvais motifs, afin que les hommes de votre choix soient comme Nous l'avons déjà dit, des hommes fermes dans les bons principes; inflexibles, quand il s'agit de supporter les droits et les libertés de l'Eglise; indépendants de tous les partis qui ne chercheraient que leurs intérêts particuliers et non ceux du pays; bien décidés à renoncer à leurs postes d'honneur et à leurs charges lucratives plutôt que de manquer à leurs devoirs et de violer leurs promesses et leurs engagements; des hommes enfin qui prouvent leur bonne volonté par des faits, par exemple, par leurs votes, plus que par leurs discours et leurs belles paroles; de là, concluez ce que vous devez penser de ceux qui, malgré leurs protestations publiques et solennelles, ne se sont pas montrés favorables, par leurs votes en chambre, au droit des habitants du Manitoba à l'amnistie générale qu'on leur avait promise, et à celui des catholiques du Nouveau-Brunswick aux écoles séparées dont les a dépouillés une loi injuste et vexatoire.

VIII^{ME} RÈGLE.—QUELS SONT CEUX POUR QUI L'ON NE DOIT PAS VOTER.

Nous venons de vous dire, N. T. C. F., avec toute la liberté que Nous inspire le ministère sacré que Nous exerçons, quels sont les candidats pour lesquels vous

devez voter, à cause de leurs bonnes dispositions. Nous allons vous faire connaître maintenant quels sont ceux qui ne méritent pas votre confiance.

Oui, assurément, N. T. C. F., ceux-là ne méritent pas vos suffrages qui se montrent hostiles à la Religion et aux principes divins qu'elle enseigne ;—qui avancent et soutiennent, dans leurs discours et leurs écrits, des erreurs que l'Eglise condamne ;—qui pour se faire élire à tout prix, emploient la corruption, les mensonges, les fraudes et les excès d'intempérance, qui refusent à leurs Curés le droit de donner des instructions sur les devoirs qu'ont à remplir en conscience les candidats aussi bien que les électeurs, en prétendant qu'ils ne doivent nullement se mêler des élections ;—qui voudraient que l'Eglise fût séparée de l'Etat ; qui soutiennent des propositions condamnées par le Syllabus ; — qui rejettent toute intervention du Pape, des Evêques, des Prêtres dans les affaires des Gouvernements, comme si ces gouvernements n'étaient pas soumis aux principes que Dieu a révélés à l'Eglise, pour la bonne administration des peuples ;—qui osent enseigner que l'Eglise n'a rien à voir dans les questions politiques, et qu'elle se trompe quand elle s'en mêle ;—qui critiquent et blâment les mandements et circulaires des Evêques et les instructions des Pasteurs relativement aux élections ;—qui, en dépit de leurs protestations en faveur de la Religion, favorisent efficacement et louent ouvertement les journaux, les livres, les sociétés d'hommes que l'Eglise réprovoe et condamne ;—qui ne craignent pas de dire que les prêtres doivent demeurer cachés dans l'Eglise et la sacristie, et qui s'organisent pour les empêcher, s'ils le pouvaient, d'enseigner dans leurs instructions les principes de la saine politique, comme les enseigne l'Eglise elle-même ;—qui osent annoncer dans leurs prédictions que les prêtres seront persécutés, maltraités, emprisonnés, exilés en Canada, comme ils le sont en Allemagne et autres pays, s'ils continuent, comme ils le font, à se mêler d'élections.
